

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

*DEDIÉ AU ROI,*

JUILLET 1750.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

— — — — —  
M D C C. L.





# JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1750.



*SUITE des Recherches sur la CATHEDRALE  
de Genève.*

MONSIEUR,

**J**E croiois vous avoir suffisamment entre-  
tenu de nôtre Cathédrale, puis que ça  
été la matière de plusieurs de mes Lettres.  
Il a falu y revenir plus d'une fois, à cause de  
l'obscurité du sujet. Je ne soupçonnois pas que  
vous duffiés me demander plus rien là dessus.  
Une seule Figure du Fronton du Portail res-  
toit à expliquer. Il me sembloit que nous  
pouvions bien ne nous pas embarrasser de ce  
qu'elle représente. Mais vous ne pensés pas  
de même. Vous ne voulés pas qu'on laissé  
rien en arrière, & vous exigés encore de  
moi que je tâche de deviner qui est, cette

Femme placée si honorablement à côté du Sauveur. On peut en tirer beaucoup de lumière, dites vous. Dans les sujets obscurs il faut s'aider de tout, & ne rien négliger. Peut-être que cette Inconnue est quelque Princesse, qui a fondé notre Eglise, & à qui par reconnoissance, on a érigé une Statue. Si nous pouvions donc parvenir à savoir qui elle est, nous aurions exactement la date de cette Fondation.

Vôtre conséquence paroît juste, mais la difficulté est de démasquer cette Dame. Cependant je vai en votre faveur faire quelque tentative pour découvrir qui elle est. Je vous ai dit, que cette Figure représentoit une Femme. Après l'avoir examinée atentivement, nous ne pouvons plus en douter. Les traits de son visage sont d'une personne de ce Sexe. Elle a un Voile sur la tête & qui descend fort bas, mais qui lui laisse le visage découvert, une espèce de Guimpe sous le menton, come les Religieuses, un Habit plus long que les Figures voisines, & qui descend jusques sur les souliers & les couvre en partie, au lieu que la Robe du Sauveur, demême que celle de *St. Pierre*, ne va qu'à mi-jambe. Après nous être bien assurés de son Sexe, il ne s'agiroit plus que savoir son nom, & c'est ce qui n'est pas facile. Nous l'avons déjà  
inter-

interrogée de toutes les manières, sans avoir eu encore aucune Réponse bien positive.

La première pensée qui nous est venue dans l'esprit, c'est que ce pourroit bien être la *Ste. Vierge* placée ainsi à la gauche de son Fils. Mais nous avons bien-tôt abandonné cette Conjecture, dès que nous avons fait attention, que *St. Pierre* seroit aussi à sa droite, & placé plus honorablement. On ne conçoit pas qu'aucun Sculpteur fut capable de faire une semblable bévue.

Ne seroit-ce point *Marie Madeleine*, la fidèle Compagne du Sauveur? Mais il paroît qu'on a voulu représenter une Dame d'un rang distingué. Sa Robe a de fort grandes manches, l'étoffe en est fort fine, ce qu'on reconoit aisément à la multitude de plis de la draperie, tous fort rapprochés, tandis que l'Habit du Sauveur & celui de *St. Pierre* ont des plis seulement de loin à loin, ce qui désigne une étoffe grossière. Quelques personnes ont crû entrevoir sur la tête de cette Figure quelques restes d'une Couronne, & deux ou trois raions un peu émoussés. D'autres, avec plus de vraisemblance, ont jugé que la main droite qui est tombée, devoit avoir tenu un Sceptre élevé, & on en aperçoit encore quelques traces. A l'égard du bras gauche, qui est bien conservé, j'ai oublié de dire que cette

Dame tient de cette main le bout de son Voile, qu'elle écarte & dont elle semble badiner. Il semble donc qu'on a voulu représenter quelque Princesse de ce tems-là, qui placée à la gauche des autres Figures de Saints, ne laisse pas d'occuper une place fort honorable. On situoit quelquefois de cette manière les Fondateurs des Eglises.

Cela posé, la conjecture tombe sur quelqu'une des dernières Reines de *Bourgogne*. Ce pourroit être, par exemple, *Hermengarde* Femme de *Rodolphe III*. Elle fit plusieurs Fondations pieuses. Elle survécut à son Mari. Ne l'a-t-on point voulu représenter pendant son Veuvage ? Peut-être que c'est alors que notre Eglise fut achevée.

On pourroit peut-être trouver encore mieux dans l'Impératrice *Gisèle*, Femme de *Conrad le Salique*, l'Original de la Figure que nous cherchons. Rapellés vous, s'il vous plait, *Monsieur*, l'origine de cette Princesse. Elle étoit Nièce de *Rodolphe III*. dernier Roi de *Bourgogne*. Elle étoit Fille d'*Herman* Duc de *Suabe*. Sa Mère s'appelloit *Gerberge* & étoit Sœur de *Rodolphe*. *Gisèle* fut d'abord mariée à *Ernest* Duc de *Suabe*. En secondes Noces à *Brunon* de *Saxe*, & enfin à *Conrad*, qui succéda à *Henri II*. & eut l'Empire après lui.

*Mr. de Bochat*, qui a mieux débrouillé  
qu'au-

qu'aucun autre l'Histoire fort confuse des Rois de *Bourgogne*, nous avertit de ne pas confondre cette Impératrice *Gisèle*, renommée dans les Annales de l'Empire, avec sa Tante de même nom. Plusieurs Auteurs s'y sont mépris, & entr'autres celui qui a fait des Notes sur l'Histoire de *Spon*\*.

*Rodolphe III.* étant mort l'an 1032. *Eudes* Comte de Champagne, Neveu de ce dernier Roi de Bourgogne par *Berthe* sa Mère, Fille ainée du Roi *Conrad*, prétendit être l'Héritier; mais *Rodolphe* avoit disposé de son Roiaume en faveur d'*Henri* Père de *Conrad le Salique*. *Eudes* pour se faire raison de cette injuste préférence, entra dans la *Bourgogne* avec une Armée nombreuse, se rendit Maître des Villes & Châteaux, tandis que *Conrad* étoit occupé ailleurs. L'année suivante cet Empereur se rendit Maître de tout le País, vint à *Genève*, y fut reçu avec pompe par *Héribert* Archevêque de *Milan*, & les autres Seigneurs d'Italie & de *Bourgogne*, & fut couronné en cette qualité le 1. Août 1034.

Vous voies donc bien, *Monsieur*, que dans nos recherches, pour découvrir à qui peut appartenir la Figure en question, les apparences semblent se réunir toutes pour *Gisèle*,

\* Hist. ancienne de la Suisse, T. II. p. 250. Hist. de Genève T. I. p. 83. Edit. in 4to.

Nièce Héritière de *Rodolphe*, & du chef de laquelle *Conrad* le *Saiique* son Epoux, tenoit le Roiaume. Come Héritière & Reine propriétaire, elle étoit naturellement chargée de pourvoir à la réparation & à la construction des Eglises. *Wippo* son Historien nous done une idée fort avantageuse de cette Princesse. Elle gouvernoit son Oncle, dit-il, & régloit les affaires d'Etat entre lui & son Epoux. Elle pourroit donc être représentée sur le Portail come Fondatrice de *St. Pierre*, ou come aiant beaucoup contribué à la construction de cet Edifice. Si c'est elle, il faudra alors suposer que la Statue, qui subsistoit encore en 1535. dans la Niche qui est au dessous de l'Aigle Impériale, & que le Peuple ignorant prenoit pour celle de *Charlemagne*, auroit été celle de l'Empereur *Conrad*. Cependant on peut faire contre ce sentiment une objection assez forte. Elle est tirée du peu de séjour que l'Empereur & son Epouse firent à *Genève*. Ils y furent couronnés au Mois d'Août, & ils étoient déjà en Allemagne en Décembre. Ils célébrèrent les Fêtes de Noel à *Goslar*, & dès lors, ni lui, ni l'Impératrice ne revinrent plus dans notre Ville.

Il ne seruiroit à rien de descendre plus bas; mais peut-être ne ferons nous pas mal de rebrousser pour examiner si nous n'aurions point



point laissé en arriére quelque Princesse à qui la Figure en question pourroit convenir. On trouve sur la fin du Siècle précédent, une Parente de *Gisèle*, aussi Impératrice & de même qu'elle de la Maison de Bourgogne, je veux parler d'*Adélaïde*. Elle est si fameuse, elle a joué un si grand rôle de son tems, qu'elle ne fauroit vous être entièrement inconnue. Je vai vous en rafraichir la mémoire, & m'étendre un peu sur les principales particularités de sa vie. Peut-être y trouverons nous ce que nous cherchons. Indépendamment des vues que nous avons de reconoitre la Princesse sculptée sur nôtre Portail, l'Histoire d'*Adélaïde* est des plus intéressantes.

J'ai lû divers Historiens qui ont écrit la vie de cette Princesse. *Odilon* Abé de *Cluni*, qui vivoit de son tems, quoi qu'un peu plus jeune qu'elle, est l'Ecrivain que l'on doit consulter le premier. Quelques Auteurs, & entr'autres Mr. *Basnage*, doutent que cette vie attribuée à *Odilon*, soit bien de lui\*. Cependant elle est regardée généralement come son Ouvrage, & il est très vraisemblable qu'elle l'est effectivement.

Il débute par un trait que je ne doute point que vous ne trouviés un peu Monacal. Il se défie de son stile, & il auroit voulu que quel-  
que

\* Voyés son Edition de *Canisius*, T. III. p. 73.

que meilleure plume eut écrit la vie de cette illustre Femme. *Il faudroit pour cela*, dit-il, *tirer Ciceron des Enfers, ou faire descendre du Paradis St. Jérôme.* Il regarde *Adélaïde* come une autre *Paule*, une autre *Marcelle*, & qui auroit demandé un Historien, un Panégyriste tel que le Père de l'Eglise qui a donné la Vie de ces Dames célèbres. Après ce préambule modeste il entre en matière.

*Adélaïde* étoit Fille de *Rodolphe II.* Roi de *Bourgogne.* Elle naquit l'an 931. Si elle eut de glorieux Ancêtres, elle fut encore au dessus de sa naissance par son mérite personnel. Pour développer l'heureux génie qu'elle montra de bonne heure, elle fut élevée avec beaucoup de soin. On ne négligea rien de ce qui lui pouvoit former l'esprit & le cœur.

Elle n'avoit que six ans lors qu'elle perdit le Roi son Père. Dix ans après, *Conrad* son Frère, Roi de *Bourgogne*, la maria à *Lothaire II.* Roi d'Italie, qui fut le dernier des Princes François qui porta ce titre. Elle ne fut qu'environ trois ans avec son Epoux, qui la laissa Veuve à l'âge de 19. ans. Il mourut en Novembre de l'an 950. On crût que *Berenger II.* l'avoit fait empoisonner.

La Vie d'*Adélaïde* fut fort traversée dans la suite. Dépourvüe de tout appui, les Ennemis de son Mari lui ôtèrent la Courone, & la

la chassèrent de son Palais. *Berenger* se fit couronner Roi d'Italie la même année. *Adélaïde* essaya de se réfugier auprès d'*Otton* Roi d'Allemagne, dont elle avoit imploré l'assistance; mais *Berenger* la fit arrêter en chemin, & jetter dans une étroite prison. Là elle se vit maltraitée de toutes les manières.

Voici la cause de ces mauvais traitemens, telle que les Historiens la rapportent: *Adélaïde* étoit un parti fort avantageux. Outre sa grande beauté, elle avoit pour dot la Ville de *Pavie*, & quantité de possessions. *Berenger* fit rechercher cette riche Veuve pour son Fils *Adelbert*. Mais elle rejetta fièrement cette proposition, ne voulant point entrer dans la Maison du Meurtrier de son Epoux. Sur son refus opiniâtre, il l'assiéga dans *Pavie*. Il se rendit Maître de la Place & de la Princesse, qu'il envoya prisonnière dans le Château de *Garde*, duquel le Lac voisin a pris son nom, ne lui laissant pour toute compagne qu'une de ses Servantes, & un Prêtre pour lui dire la Messe.

Dans cette Prison elle essuia les traitemens les plus indignes. On en peut juger par ce trait-ci. *Villa* Femme de *Berenger* vint dire un jour à la Princesse prisonnière, qu'il falloit ou qu'elle épousât *Adelbert*, ou qu'elle se résolût à mourir d'une manière cruelle. Aiant

per-

persisté courageusement dans son refus, *Villa* entra en fureur, & se laissa aller aux derniers emportemens. Elle se jeta sur *Adelaïs* avec une espèce de rage. Elle la chargeoit de coups, lui arrachoit les Cheveux, & la fouloit aux piez. On auroit peine à croire ces violences, si *Odilon* qui les raporte, ne nous assuroit qu'il les tient de la propre bouche d'*Adelaïs*. Mais le traitement le plus infame c'est ce que raporte *Mézerai* dans sa grande Histoire. Il dit que *Berenger* trouvant sa Captive oposée à toutes ses volontés, en vint jusqu'à la violer brutalement. *Come il étoit fort dissolu*, dit cet Historien, *il arrache d'elle par force ce qu'elle n'avoit pas voulu porter en mariage à son Fils* \*.

*Adelaïs* s'arracha à ces violences par la fuite. Elle trouva le secret de s'évader avec sa Servante & son Prêtre. Elle se retira auprès d'*Adelard* Evêque de *Reggio*, marchant seulement de nuit, & le jour se cachant dans des bois, tandis que son Prêtre alloit dans les prochains Villages, lui chercher de quoi vivre.

*Odilon*, que je consulte toujours préféralement à tout autre, dit, qu'*Adelaïs* fuyant dans une nuit fort obscure, sans conoitre les chemins, tomba dans un Etang, où elle demeura

\* Hist. de Mezerai, T. I. p. 682. fol.

meura embourbée plus d'un jour & d'une nuit, sans avoir rien à manger. Un Pêcheur vint à la fin fort heureusement avec sa Barque & la retira du limon, elle & sa Compagne, leur aluma du feu, & fit griller un peu de Poisson qu'il leur donna à manger.

Je ne sai si je dois supprimer une circonstance de la fuite d'*Adélaïs*, que je trouve encore dans l'*Histoire de France* de Mézerai. Après avoir parlé du bon Prêtre qui l'avoit assistée dans sa prison & qui s'étoit évadé avec elle, voici ce qu'il ajoute; *On conte qu'un autre Prêtre plus emporté que celui-là, l'ayant rencontrée par le chemin, exigea qu'elle abandonât au moins sa Suivante à sa passion; autrement qu'il iroit la découvrir à Berenger, & que la Princesse obéit à la nécessité, & la Suivante à sa Maitresse. Que dites-vous, Monsieur, de l'Anecdote?*

*Adélaïde* avoit imploré la protection d'*Otton*. Ce Prince règnoit avec beaucoup de gloire depuis quinze ans en Allemagne, lors qu'il reçut l'Envoyé de la Reine, qui le conjuroit d'acourir à son secours contre le Tiran *Berenger*. *Otton* habile come il l'étoit, vit bien-tôt les suites avantageuses que cette entreprise pourroit avoir pour sa gloire & pour son intérêt. Il envoya d'abord un Détachement qui arriva fort à propos pour mettre la

la Princesse fugitive dans la Citadelle de *Carnise* chez *Arbon*, Marquis de *Toscane*, & qui étoit de ses Parens.

*Berenger* vint l'assiéger dans cette Forteresse ; mais *Otton* descendit incessamment en *Lombardie*, avec une puissante Armée. Le Tiran qui n'avoit pas de quoi lui répondre, au seul bruit de cette marche, leva le Siège & se retira. *Otton* aiant eu le bonheur de délivrer la Reine, même sans tirer l'Epée, l'épousa en secondes Noces, come aparemment ils en étoient convenus. Après avoir pris *Paris*, où il fit entrer en triomphe sa nouvelle Epouse come Reine d'Italie, il la conduisit encore lui même en *Allemagne*, où elle fut recüe par tout avec beaucoup de magnificence, en qualité de Reine, de *Germanie*. Les Peuples virent arriver avec joie cette nouvelle Reine, déjà prévenus d'estime pour son mérite. La bonté avec laquelle elle traita ses nouveaux Sujets leur fit bientôt joindre l'amour à l'estime.

En 955. elle eut un Fils, qui porta aussi le nom d'*Otton*. Ce jeune Prince n'avoit encore que sept ans, lors que le Roi *Otton* son Père le fit couronner à *Aix la Chapelle*.

*Otton I.* partit ensuite pour l'Italie, pour délivrer une bone fois ce Pais là des vexations de *Berenger*, & il fut couronné Empereur

reur d'Occident l'an 962. Pendant son absence, *Adélaïde* déclarée Impératrice, fit admirer sa sagesse & son habileté. Ainsi cette Princesse, après avoir été la Femme d'un Roi sans autorité, je parle de *Lothaire* son premier Mari, devint puissante Reine des deux Roiaumes d'Italie & de Germanie, & se vit enfin Impératrice.

En 967. *Otton II.* âgé de douze Ans, fut apellé à Rome, où étoit son Père, & fut couronné Empereur par le Pape *Jean XIII.* On lui fit épouser *Théophanie*, Fille de l'Empereur de *Constantinople*, qui fut couronnée Impératrice par le même Pape l'an 970.

Trois ans après *Adélaïde* perdit *Otton I.* son Mari, qui mourut en Allemagne. Son Historien dit, qu'alors elle auroit bien voulu se jeter dans la dévotion, & vivre dans la retraite. Mais *Otton II.* après la mort de son Père, se trouva chargé de quantité d'affaires épineuses, où il eut besoin des conseils & de l'assistance d'*Adélaïde*. Elle se vit donc obligée, malgré elle, d'aider son Fils, & de rentrer dans le Vaisseau que ce Prince peu expérimenté, n'étoit pas en état de gouverner pendant cette espèce de tempête.

L'Empereur *Otton II.* avoit toujours pour sa Mère les égards d'un bon Fils. Mais quelques Courtisans lui gâtèrent l'esprit, & lui

insi-

insinuèrent, qu'il étoit indigne de lui d'obéir à une Femme. *Adélaïde* ne jugeant pas qu'elle dut souffrir plus long-tems les mauvais procédés de ceux qui s'étoient emparés de l'esprit de son Fils, prit le parti de se retirer auprès de son Frère *Conrad* Roi de *Bourgogne*, tantôt à *Lion*, tantôt à *Vienne*, qui dans ce tems là étoit le Siège de ces Princes.

L'Empereur son Fils ne tarda pas à reconnoître ce qu'il perdoit à l'éloignement d'*Adélaïde*. Peu de tems après il envoya des Ambassadeurs au Roi de *Bourgogne* son Oncle, pour le prier de faire sa paix avec elle, conjointement avec l'Abé de *Cluni*, qui fut chargé de la conduire à *Pavie*, où son Fils devoit l'aller attendre, pour achever la réconciliation. *Conrad* lui même voulut être du Voyage. On se rendit incessamment dans cette Ville, où l'Empereur reçut cette Princesse avec tout le respect qu'un Fils doit à une Mère de ce mérite. Après cette réconciliation solennelle il demeura très étroitement uni avec elle jusqu'à sa Mort, qui arriva à Rome, en Décembre 983.

*Otton III.* son Fils fut couronné Empereur quelques Semaines après, à *Aix la Chapelle*. *Adélaïde* l'auroit assisté volontiers de ses Conseils, qui lui étoient fort nécessaires dans une si grande jeunesse. Mais elle y trouva de l'o-

position



voies directes, avec pouvoir de soutenir leur demarche par des Troupes, au cas que les exhortations qui seroient mises en usage préalablement, n'eussent pas le succès désiré. Tout étant arrangé sur ce plan, un Secrétaire du Margrave d'Anspach, accompagné d'un Notaire & de deux Témoins, se rendit le 22. Mai dernier, à Schillingsfürth, lieu de la résidence du Prince de Hohenlohe-Waldenbourg. Il lui intima la résolution du Corps Evangelique, & lui présenta une Lettre du Margrave, en exhortant ce Prince à faire exécuter de son propre mouvement les 2. points dont on le requeroit, & lui faisant conoitre, que si le rétablissement du Consistoire d'Oehringen & du Pasteur Telein, n'étoit pas effectué dans 10. jours, la Commission feroit usage du pouvoir qui lui étoit déferé. La même intimation fut faite à la Régence de Waldenbourg. Le Prince de Hohenlohe s'excusa sur son âge avancé & sur ce qu'il ne se mêloit plus d'affaires, de recevoir la Lettre du Margrave d'Anspach. La Régence s'en excusa pareillement, & fit savoir, par écrit, au Margrave, qu'elle ne reconnoissoit d'autre Commission légale dans le cas dont il s'agissoit, que celle qui seroit déléguée par l'Empereur. Le terme de 10. jours aiant expiré le 2. Juin, la Commission entra dans Schillingsfürth, soutenuë de près par un Détachement des Troupes du Cercle.

Le Prince de Hohenlohe, plus qu'octogénaire, quitta sa résidence, & se retira à Waldenbourg. En même-tems que les mesures dont on vient de parler furent dirigées au point de leur exécution, le Corps Evangelique en informa l'Empereur, par une Lettre signée au nom des Electeurs de Saxe, de Brandebourg & d'Hanover, ainsi qu'au nom de 37. tant Princes que Comtes & autres Etats immédiats de l'Empire. Cette Lettre est très-belle, motivée avec force, pleine de respect envers le Chef de l'Empire, mais conçue dans des termes qui marquent la détermination où est le Corps Evangelique, de se servir de toutes les voies que les Constitutions de l'Empire admettent, pour soutenir les droits des Princes & Etats atachez à cette Communion, & pour repousser les atteintes que l'on voudroit y porter. Les Princes & Etats Catholiques.- Romains n'ont pas montré moins d'activité dans cette affaire; & avant que la Commission se fût rendue à Schillingsfurth, les Princes de Hohenlohe jugèrent à propos, sur l'intimation qui leur avoit été faite, d'adresser une Lettre à la Diète générale de l'Empire, pour se plaindre de la résolution du Corps Evangelique; ataquant cette démarche dans le fonds & dans la forme, la dénonçant come une entreprise contraire aux droits du Chef de l'Empire & aux Constitutions du Corps Germanique, & prétendant ne pouvoir envisager les suites de ce procédé que come ca-

*pables d'intéresser un jour les Evangeliques eux-mêmes ; soutenoit aussi que la Commission d'exécution n'avoit pu être déferée, parce qu'il y avoit une rédition accordée par l'Empereur, & que dans son cas de cette nature, la révision empêchoit nécessairement l'exécution. Tous les Electeurs & Princes Protestans de l'Empire avoient fait cause commune dans cette affaire, & étoient convenus des secours de Troupes qu'ils feroient marcher en cas de nécessité.*

Les Princes de *Hohentzollern* se rendirent aussi à *Vienne* le Mois passé, pour solliciter l'Empereur d'empêcher les Voies d'Exécution. En conséquence S. M. I. écrivit au Margrave d'*Anspach* le 22. Juin, pour l'engager à suspendre l'exécution : Elle lui marquoit qu'Elle avoit donné ordre au Conseil Aulique d'examiner tous les Griens de Religion, & qu'Elle prononceroit incessamment sur leur redressement, sans aucune acception & conformément au Traité de Paix & aux Loix de l'Empire relatives à la Religion, & que le Jugement seroit mis en exécution sans aucun délai.

On a appris depuis, que les démarches pour terminer cette Afaire à l'amiable, paroissent devoir être suivies d'un heureux succès ; La Comunion Evangelique ayant déjà eu la satisfaction de voir rétablir le Consistoire

d'Oehringen, demême que les Pasteurs *Telein, Knapp & Meyer*.

Le Cercle du Haut Rhin, assemblé en Diète à *Francofort*, depuis le 28. d'Avril passé, élût le 3. Juillet unanimément, S. A. S. le Landgrave régnant de *Hesse-Darmstadt*, en qualité de Colonel du Cercle du *Haut-Rhin*; Charge très importante, qui vaquoit depuis 1739. Les éminentes qualités de ce Prince, jointes aux grands services qu'il a rendu à l'Empire, & particulièrement au Cercle, ont réuni tous les Suffrages en sa faveur.

#### PETITE-RUSSIE.

**G**LUCKOW. L'Élection du Comte *Cyrille-Alexicwitz Rasoumofski*, Président de l'Académie Impériale des Sciences, à *Petersbourg*, pour être Grand Général de la nombreuse & belliqueuse Nation des *Cosaques de l'Ukraine*, ou *Petite-Russie*, a été accompagnée de circonstances très remarquables. Elles peuvent servir à doner une juste idée de cette Nation, l'une de celles qui fournit à l'Impératrice de *Toutes-les-Russies*, les moiens les plus éfectifs de mettre en campagne de nombreuses & formidables Armées.

Le Comte de *Henricoff*, Général-Major & Chevalier de l'Ordre de *St. Alexandre*, nommé Ministre Plénipotentiaire de l'Impératrice pour cette élection, étant parti de

*Petersbourg*, au Mois de Janvier dernier, avec les Commissaires dont il devoit être acompagné dans sa Commission, il fut reçu, à son arrivée sur les Frontières de la *Petite-Russie*, par quelques uns des Généraux du Pais & des principales Persones de la Noblesse, qui le complimentèrent, & le conduisirent, avec une escorte de 600. Cosaques, jusq'à *Gluckow*. A son entrée dans la Ville, il y fut salué par une décharge générale de l'Artillerie. Il trouva le Régiment qui y est en garnison, rangé sur 2. lignes jusq'à l'Hôtel préparé pour son logement. Dès le lendemain, on expédia des Lettres circulaires pour anoncer son arrivée, & pour convoquer l'Etat Eclésiastique, Militaire & Civil, à se rassembler ici, le 23. du Mois de Février, afin d'y procéder à la libre élection d'un Grand-Général. On éleva ensuite dans le grand Marché, près d'une Eglise qui en est voisine, une Estrade garnie d'écarlate, sur laquelle on montoit par 4. degrés, & qui étoit environnée d'une Gallerie à 4. rangs, pratiquée de manière que les rangs s'élevoient en pente-douce les uns au dessus des autres. Le 23. à 6. heures du matin, le Général *Assaul*, aiant sa Hâche d'argent, ou marque de Comandement, à la main, entra dans *Gluckow*, suivi des Régimens de Ca-

valerie qui avoient reçu ordre de venir cantonner dans les Villages voisins & qui y demeurèrent jusqu'au signal qu'ils reçurent par un coup de canon, de se rendre dans la Ville. Ils y entrèrent avec leurs Etendarts déployez, au son de leurs Instrumens, & se joignirent à la Garnison, avec laquelle ils formèrent un cercle, dans le milieu duquel l'Éstrade & l'Église étoient renfermez. Après que la Noblesse & les *Towarzirzes* de *Bundzoucowy*, qui en font partie, se furent rassemblez dans le Logement du Ministre Plénipotentiaire, & que l'Archevêque de *Kiovie*, avec le Clergé, se fût rendu à l'Église, au son des Cloches, on porta, en cérémonie, sur l'Éstrade, les marques de la Dignité de Grand-Général, savoir le grand Etendart, le Baton de Comandement, garni de pierreries, le grand Sceau d'*Ukraine*, & le Petit-Etendart, nommé *Prapir*. Elles étoient portées les unes à la main, les autres sur des Carreaux ou Couffins de velours cramoisi à franges d'or, par des *Towarzirzes*, ou Nobles du Pais, accompagnés de plusieurs de leurs Généraux, & Chefs de la Noblesse, ainsi que du Général *Pissar*, Grand Chancelier d'*Ukraine*, aiant à sa suite tous les Officiers de la Chancellerie Militaire. Le tout étoit précédé d'un Carosse atelé de 6 Chevaux, dans lequel étoit le Secrétaire

du Comte *Henricoff*, portant sur ses 2. mains un Bassin d'argent, couvert d'une pièce de velours cramoussi, sur laquelle étoient les Lettres Patentes de l'Impératrice, pour procéder à l'Élection en toute liberté, & suivant les usages anciennement établis. La marche étoit fermée par le Carosse à 6. Chevaux du Ministre Plénipotentiaire, & environné par une Troupe de *Cosaques*, au lieu qu'il y avoit 12. grenadiers qui entouroient le Carosse du Secrétaire, lequel étoit précédé de 24. *Cosaques*, avec la Musique militaire. Cette Musique jointe aux fanfares des Trompettes & des Hautbois, se fit entendre pendant la marche, jusqu'à l'instant où les marques de la Dignité furent posées dessus la Table qui étoit sur l'Estrade. Le Comte de *Henricoff*, y étant monté avec son Secrétaire, fut suivi par le Clergé, en Habits pontificaux, par les Généraux, par les *Tomarzirzes*, ou Gentilshomes du Pais & par les Chefs des Régimens, ainsi que par les Officiers de la Chancellerie Militaire, chaque rang dans la Gallerie qui lui étoit destinée. Près de la Table se tenoit un Eclésiastique devant un Encensoir, où brûloit de l'encens. Le Secrétaire aiant fait, à haute voix, la lecture des Lettres - Patentes de l'Impératrice, le Comte de *Henricoff* de-

manda, en premier lieu, au Clergé, & ensuite aux Seigneurs temporels, aux Militaires & aux Gentilshomes : *Qui ils desiroient, en vertu de la gracieuse permission de S. M. Imp. d'élire pour leur Grand-Général.* Tous d'une voix unanime s'écrièrent : *Nous desirons Son Excellence le Comte Cyrille Alexie-witz Rasoumofski. Il est digne d'être notre Grand-Général.* L'Archevêque de Kiovie & l'un des Généraux désignez par le nom de *Starschina* aiant fait leurs remerciemens, & témoigné leur satisfaction de ce choix, les Lettres-Patentes & les marques de la Dignité de Grand Général furent portées dans l'Eglise sur une Table placée devant l'Autel. Elles y demeurèrent jusqu'après le *Te-Deum*, qui fut chanté par la Musique, au bruit d'une décharge générale de l'Artillerie & de la Mousquetterie ; ce qui étant fait, elles furent rapportées dans le Logement du Comte *Heuricoff*, afin d'y rester en dépôt jusqu'au tems où le nouveau Grand-Général se fera rendu en *Ukraine*, pour y prendre possession de sa Dignité. La cérémonie étant terminée le Ministre Plénipotent. donna un Repas des plus splendides aux principaux du Clergé ; ainsi qu'aux Généraux & aux Dames les plus distinguées des Maisons nobles de la *Petite-Russie*. Il fut servi à plusieurs Tables, avec une égale profusion & magnificence.



Les fantés furent bûes aux falves du Canon & de la Mousquetterie. On distribua aux Troupes, 12. Bariques d'eau de vie, pour se réjouir & prendre part à la satisfaction que causoit cet événement. A l'issue du Repas, le Grand Chancelier remit au Ministre Plénipotentiaire un présent de dix mille Roubles, & un de 3. mille pour sa suite. Tous les Colonels & les Gentilshomes *Towarzirzes* lui firent aussi des présens, consistants en de très beaux Chevaux de selle & des Chevaux d'atelage.

Pour pouvoir se former une juste idée de la Dignité de Grand-Général de l'*Ukraine*, ou *Petite-Russie*, il est nécessaire de s'en faire une du Pais même. La *Petite-Russie* est composée de 10. Provinces, désignées sous le nom de *Capitaineries*. Elles ne sont pas toutes également considérables. Il y en a qui contiennent jusqu'à 30. mille *Cosaques* armcz. Les moindres sont de 10. mille. Ces *Cosaques* forment des Corps enrégimentez, divisez en Compagnies, dont quelques unes vont jusqu'à mille Homes. Chaque Corps a ses Officiers, sa Musique, ses Drapeaux & ses Etendarts. Ces Corps sont toujours complets, & prêts en tout tems de marcher au premier ordre. La *Petite-Russie* est si peuplée, que les Bourgeois & les Paisans ne sont point compris dans ce dénombrement,

& forment un Ordre à part. Comme la Dignité Militaire est fort honorée en *Ukraine*, elle y va presque de pair avec la Noblesse. Le Bourgeois & le Païsan y tiennent le dernier rang. L'un & l'autre peuvent aspirer à l'état Militaire, qui est héréditaire dans les Familles: Mais celui qui y est une fois engagé, ne peut, sans se dégrader, descendre à l'état de Bourgeois, ou à celui de Païsan. Le nouveau Grand-Général est attendu ici avec impatience, accompagné de la Députation qui est allée lui présenter le Diplôme, & l'inviter à se rendre aux vœux de la Nation. On travaille, avec une extrême diligence, à achever le Palais destiné pour son logement. Ce sera un vaste & superbe Edifice, bati dans le dernier goût moderne. L'ancien Palais qui étoit affecté pour le logement ordinaire des *Attemans*, ou Grands-Généraux, a été entièrement réduit en cendres dans l'embrasement que l'on eut ici l'année dernière. L'*Ukraine*, ou *Petite-Russie*, est un Pais pourvu de beaucoup d'avantages naturels. Il n'y manque qu'une certaine culture d'esprit & de talens. On a lieu de se la promettre du choix que la Nation vient de faire, & il y a sujet d'espérer, que Mgr. le Comte de *Rasoumófski* y amenera à sa suite, les Sciences & les Arts.

## F R A N C E.

**P**ARIS. Le 20. du Mois dernier, le Marquis de *Pignatelli*, Ambassadeur du Roi d'*Espagne* en cette Cour, prêta Serment pour la Charge de Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi son Maître, entre les mains du Duc de *Villars*, Grand d'*Espagne* & Chevalier de la Toison d'Or, nommé à cet éfet par une Commission particulière de S. M. Cath. Ce Seigneur lui remit la Clé d'Or, qui est la marque de sa nouvelle Dignité.

La Duchesse de *Penthièvre* acoucha d'un Fils le 22. du passé, qui fut nommé au Batême, Comte de *Guingamp*.

Le 25. le célèbre Mr. de *Voltaire* partit d'ici pour se rendre à *Berlin*, où il va faire sa Cour au Roi de *Prusse*. Il porte à S. M. nombre d'Ouvrages de sa composition, & entr'autres, la Tragédie de *Rome sauvée*, qui sera jouée à *Potzdam*.

Le 29. le Duc de *Luxembourg*, Pair de *France*, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général des Armées de S. M. & Gouverneur de *Normandie*, épousa en secondes Nôces, *Madeleine Angélique de Neuville Ville-roi*, Veuve de *Joseph Marie Duc de Boufflers*, Pair de *France*, Lieutenant Général des Armées du Roi, Gouverneur de *Flandres*, de *Hainault* & des Villes & Citadelle de *Lille*, Grand-Bailli & Gouverneur héréditaire de

*Beauvais & du Beauvoisis*, mort à Gènes le 2. Juillet 1747.

On reçut Avis, dans les commencemens de ce Mois, que le Marquis de *Caylus*, Gouverneur & Lieutenant Général pour S. M. des Isles sous le Vent, étoit mort à la *Martinique* le 12. Mai, âgé de 52. Ans. Le Comte d'*Albemarle*, Ambassadeur de S. M. B. a d'abord dépêché un Courier à *Hanover*, pour porter au Roi d'*Angleterre*. la nouvelle de cette mort, qui retardera vraisemblablement encore l'évacuation des Isles de *Tabago* & de *Ste. Lucie*.

On continue d'écrire avec beaucoup de vivacité au sujet du Vingtième sur les Biens Eclésiastiques. Il parût entr'autres le 8. de ce Mois une Brochure intitulée, *La Voix du Sage & du Peuple*, à *Amsterdam* chez le *Sincère*. Cet Ouvrage, qui paroît avoir été fait dans la crainte que le Roi n'accorde au Clergé la grace d'être reçu à l'Abonnement de cet Impôt, est fort bien écrit & a été reçu avec empressement du Public. Il s'en est fait jusques à 4. Editions, & ce n'est que long-tems après qu'on y a enfin répondu; mais cette Réponse, quoique très mesurée & partant d'une bonne Plume, n'a point fait changer le premier Jugement du Public.

Le 10. de ce Mois Madame la Duchesse de *Chartres* acoucha à *St. Cloud*, très heureuse-

ment d'une Princesse. Le Roi a décidé qu'elle seroit apellée *Mademoiselle*. Le Maréchal Duc de *Noailles* & M. *Joly de Fleury*, ancien Procureur Général, ont assisté à ses Couches, come Comissaires du Roi.

La Marquise de *Clermont*, Mère du Marquis de *Clermont Gallerande*, Chevalier des Ordres du Roi & Lieutenant Général de ses Armées, mourut le 110. âgée de 91. Ans.

*François Duc d'Harcourt*, Pair & Marechal de *France*, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps &c. mourut le 11. & quelques jours après, le Comte d'*Annale*, Lieutenant Général des Armées du Roi, Comandeur de l'Ordre Royal & Militaire de *St. Louis*, & Gouverneur d'*Arvas*, décéda pareillement.

La Compagnie des Gardes du Corps vacante par la mort du Duc d'*Harcourt*, passé au Duc de *Luxembourg*, au moien d'un Brevet de retenue de Cinq cent mille Livres, au profit de la Veuve. Le Gouvernement de *Sédan*, vacant par la même mort, a été donné au Comte de *Beuvron*, Lieutenant Général, Beau-Frère du Duc d'*Harcourt*.

Le 19. la Reine, Mgr. le Dauphin & Mesdames de *France*, revinrent de *Compiègne* à *Versailles* & S. M. s'y rendit de même le 21. Ils trouvèrent Madame la Dauphine fort bien portante pour son état. On attend impatiem-

ment les Couches de cette Princesse, qui doivent arriver au commencement du Mois prochain. Si les Vœux de tout le Royaume pour la Naissance d'un Duc de *Bourgogne* sont exaucés, rien n'égalera les réjouissances qui se feront à cette occasion. On fait pour cela de grands préparatifs.

### GRANDE-BRETAGNE.

**L**ONDRES. Le jeune Prince, dont la Princesse de *Galles* acoucha dans les commencemens de Juin, fut baptesmé le 28. du même Mois par l'Evêque d'*Oxford*. Il reçut les noms de *Fredèrich Guillaume*. Les Parais & la Maraine furent le Prince *George* & la Princesse *Auguste*, Fils & Fille du Prince de *Galles*, & le Prince de *Saxe Gotha*, Frère de la Princesse de *Galles*, qui fut représenté par le Lord *North & Guilford*. Le 8. de ce Mois, le Corps de Ville alla présenter en grand Cortège l'Adresse de félicitation au Prince & à la Princesse de *Galles* sur cette heureuse Naissance. L. A. R. les reçurent avec beaucoup de bonté, & firent à leur Adresse une Réponse fort obligeante.

Suivant les Relations de la *Nouvelle Ecosse*, on acheva dès le Mois d'Avril dernier, d'y construire la Ville de *Hallifax*, selon le Plan qui en avoit été dressé, & on a travaillé depuis à l'agrandir & à l'embélir par des Edifices publics & des Maisons régulières. Un

grand nombre de personnes de différens états continuent à se rendre dans cette nouvelle Colonie, & le Gouvernement y envoie quelques Eclésiastiques, de même que des Médecins & des Chirurgiens.

Le Duc de *Cumberland*, qui se plaît à récompenser l'Héroïsme en quelque genre qu'il se trouve, a fait doner une pension de 30. L. St. à une Femme, nommée *Anne Snell*, native de *Worcester*, qui sous l'Habit d'Homme a servi en qualité de Soldat aux Indes Orientales, sous le nom de *Jaques Gray*. Cette Femme a donné de grandes marques de bravoure, au Siège de *Pondichéry*, où elle reçut jusques à 12. Blessures. Elle tenta de se guérir elle même, mais inutilement; ce qui l'empêcha de dérober plus long-tems la connoissance de son Sexe. Une passion violente qu'elle avoit conçue pour un Soldat du Régiment de Marine de *Frazer*, l'avoit portée à s'y engager elle même come Soldat, afin d'avoir la satisfaction de suivre son Amant. Ce Soldat étant mort, pendant le trajet, *Anne Snell* continua à servir jusques au tems où elle fut obligée de renoncer à son déguisement.

Trois cent Familles de la Comunion des *Frères Moraves*, étant venues s'établir à *Chelsea* près de cette Capitale, on leur a assigné une certaine étendue de Terrain, pour bâtir & établir telles Manufact. qu'elles jugeront à propos.

## P A I S - B A S .

**L**A HAIE. Le 2. de ce Mois, l'on célébra à *Endegeest*, Château situé près de *Leide*, le Mariage du Comte *Maurice Casimir*, Comte regnant de *Bentheim-Tecklenbourg*, *Limbourg & Rheda*, avec la Comtesse *Amélie-Isabelle Sidonie de Bentheim-Steinfurt*.

Le Général *De Brosse*, Envoïé Extraordinaire & Ministre Plénipotentiaire du Roi de *Pologne*, Electeur de *Saxe*, mourut en cette Ville le 7. de ce Mois dans la 85. Année de son Age. Son Corps fut enseveli le 15. dans la grande Eglise, avec une pompe proportionnée à la Dignité du Caractère dont il étoit revêtu auprès de cette République, & à l'estime distinguée qu'il s'étoit conciliée généralement dans ce Pais.

Mr. de *Verelst*, nommé Ministre Plénipotentiaire des E. G. auprès du Roi de *Sardaigne* & des principales Puissances d'*Italie*, partit d'ici le 10. de ce Mois. Ce Seigneur s'arrêtera en *Zélunde* pour y prendre congé des Etats de cette Province dont il est Député, & il continuera ensuite sa route par la *France*.

On lève la Taxe provisionnelle vec beaucoup d'exactitude, & l'on y contraindra les Rénitents par la force. Il a été enjoint aux Etrangers, qui come tels se sont établis ici, de prendre la qualité de Bourgeois, & de payer chacun 11. Florins par An. Outre le petit bénéfice qui en revient, on se propose en même tems d'empêcher que les Bourgeois des autres Villes de *Hollande* ne viennent se domicilier à la Haie.



Et sa rare capacité,  
 Expliquant le vrai sens des Langues étrangères,  
 Avec élégance & clarté  
 Nous en montra l'utilité.  
 Les beaux Esprits, de tous les Ages  
 Sont immortels par ses travaux :  
 Et pour devenir leurs Rivaux,  
 Nous profitions de ses Ouvrages.

Elle se récria beaucoup sur ce que dit Mr. de la Motte, que si Scarron avoit voulu mettre l'Iliade, en Vers burlesques, il auroit trouvé l'Ouvrage à moitié fait. Quelle idée ridicule Homère ne donne-t'il pas des Dieux, & que penser de leur nombre ?

*La Terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux :*

Cependant, Mad. Dacier auroit voulu élever des Autels à Homère. Selon elle, ce n'est pas ce grand Poète qui dort quelquefois ; ce sont ses adversaires qui s'endorment. Pour les réveiller, elle en donna une bonne Traduction, qui, malheureusement n'a pas fermé la bouche à tous les Critiques ; l'un d'eux fit cette jolie Epigramme,

Ils devoient, ces Auteurs, demeurer dans leur  
 Grec,  
 Et se contenter du respect

*De la Gent qui porte férule ;  
D'un Savant Traducteur on a beau faire choix ;  
On les traduit en ridicule ,  
Dès qu'on les traduit en François.*

On ne peut cependant qu'être obligé à Mr. *de la Motte*, d'avoir excité l'émulation de ses Contemporains, & d'avoir eu assés bonne opinion de son Siècle pour l'égalier à celui d'*Auguste*: Si nous ne surpassons pas les Anciens du côté de l'Eloquence & de la Poésie, leurs plus grands Partisans ne sauroient nous disputer l'avantage que nous devons sur eux les progrès que nous avons fait dans la Physique & l'Histoire Naturelle. *Le Jour doit suivre l'Aurore*; & notre Goût doit se perfectionner par l'examen des fautes de ceux qui nous ont précédé. Pour moi, je ne saurois me persuader que la Nature ne soit pour nous qu'une Marâtre; & qu'elle ait prodigué tous ses dons à nos Ancêtres. Les Fruits & les Fleurs que la Terre produisoit anciennement avoient-ils plus d'éclat, plus d'odeurs, plus de bonté, que ceux d'aujourd'hui? Pourquoi voudrions nous que les Esprits eussent dégénéré, & qu'ils ne donassent plus, pour ainsi dire, que des ronces & des épines? Le Temple de la Gloire nous est ouvert, come à nos Aïeux; mais c'est à nos tra-

travaux, à nos talens, à nos succès, à nous en faciliter l'entrée. Les Sciences ont commencé par l'*Egypte*; elles ont passé de là chés les *Grecs* & chés les *Romains*: Aujourd'hui, elles répandent leurs faveurs à pleines mains, sur la *France* & sur l'*Angleterre*. Nous ne savons encoré où se terminera leur Voiage, & sur quelles Nations elles répandront ensuite leurs heureuses influences.

Quel feu, quel enthousiasme, quel sublime dans les Odes de ROUSSEAU! Quand je lis ses Cantiques, il me paroît embrasé de l'Esprit divin. J'avoue que j'ai souhaité souvent qu'il eût augmenté le nombre de ses Odes, qu'il eût diminué celui de ses Epitres, qu'il eût fait moins d'Allégories & d'Epigrammes & point de Comédies. Il n'avoit pas le génie tourné au Théâtre; il est surprenant qu'avec autant d'esprit qu'il avoit, il conût si peu ses talens. Je mets dans la Classe des Odes, ses Cantates, dont la Versification est si belle, si harmonieuse, & si lyrique; Genre nouveau que nous lui devons. J'admire l'usage ingénieux qu'il a fait de la Fable & de l'Histoire: Je suis enchanté de la richesse de ses Rimes, qui, malgré la Captivité où elles tiennent le Poète, ne font rien perdre à la netteté de l'expression, & n'affoiblissent point

l'énergie de la pensée ; mais j'avoie que ses Allégories me fatiguent par leur obscurité, & je ne fai si le Comentaire dont elles auroient besoin les rendroit plus agréables ; elles ont raport à des faits, qui nous intéressent très peu ; tout s'y ressent d'un goût de Satire, qui, bien qu'il soit fort envelopé, blesse un Lecteur éclairé & équitable. La Poésie est le Langage des Dieux ; elle ne doit jamais être celui de l'Envie ou de la Vengeance. Je voudrois pouvoir éfacar de son Histoire, tout ce qui a raport à sa Dispute avec Mrs. *de la Motte & Voltaire*. Ses Épitres, de même que ses Epigrammes, ont beaucoup de finesse & de naïveté ; mais tout en badinant, il mord quelquefois ; sa Critique est amère, & son badinage ne respecte pas assés les bienséances & les mœurs. Quelqu'un l'a dit avant moi ; ce qui plait au Libertin, plait rarement à l'Home sage & judicieux ; au lieu que l'approbation de l'Home sage & judicieux, est presque toujours suivie de celle du Libertin. Ses Malheurs, & les Persécutions de ses Ennemis, lui avoient inspiré un chagrin, qui influe dans quelques uns de ses Ouvrages, & sur tout dans ses Epitres ; ce qui en ternit quelquefois le vernis & l'élégance. Je ne parle point des Couplets qu'on lui a attribué, & qui ont causé sa disgrâce ; il s'en est assés bien

bien justifié, & c'est encore un Problème de favoir qui en est l'Auteur. On trouve dans ses Epigrammes, cette précision, cette pointe; que la naïveté rend encore plus subtile; ce sel atique qui en fait le prix, & le vrai caractère. Il a eu dans ce Genre beaucoup d'imitateurs; mais peu l'ont égalé. Dans l'Ode, & j'en reviens toujours là, parce que c'est ici où il est supérieur à tous les Poètes de son tems, il s'étoit formé sur *Malherbe*, & il surpassa son Modèle. Rien ne fait plus d'honneur à son Esprit; mais j'ose dire que rien ne fait plus d'honneur à son Cœur, que les Lettres qu'il a écrites à l'Illustre *Mr. de Crúzaz*, & qu'on trouve dans le Journal Helv. Il y règne par tout un air de probité, un Caractère d'honête Home, qui vaut mieux que les talens. On peut dire que ces Lettres sont la meilleure Apologie qu'il eût pû faire.

En relisant l'Ode de *Roussseau* à la Fortune, qui est si belle que plusieurs Persones l'ont aprise par cœur, j'ai pris garde à la fin d'une Strophe, qui est imitée de *Lucrece* Livre 3. Vers 58. Cette strophe finit par ces Vers,

*Le Masque tombe, l'Home reste;  
Et le Héros s'évanouit.*

Le Poète Latin s'exprime ainsi,

*Eripitur Persona, manet res.*

Mad. *Des Houlières* avoit mis en Vers la même pensée, avant *Rousséau* : Voici ce qu'elle dit dans son Ode a Mr. le Duc D. D. L. R.

*Il soupire en ce rencontre ;  
Et malgré sa force il montre  
L'Homme à travers le Héros.  
C'est là que l'Orgueil succombe ,  
C'est là que le Masque tombe  
Qui couvroit tous nos défauts*

J'avoüe que , malgré la Prédilection que j'ai pour cette Dame , je trouve plus de feu , de tour , & d'élégance dans l'imitation de *Rousséau* ; ce n'est pas , come le disoit fort bien *Despréaux* , copier l'Original , c'est luter contre lui , & remporter la Victoire.

Personne n'a eu plus de talens , & l'Esprit plus universel , que *VOLTAIRE*. Son Poeme de la *Henriade* , est le seul Poeme François que l'on puisse lire , & plusieurs Persones l'ont mis au dessus de *l'Iliade* & de *l'Eneide*. Ses Descriptions sont vives & agréables ; ses Portraits sont vrais & bien touchés. Parmi les Caractères qu'il nous donne dans son Poeme , il y en a qui seroient dignes de la *Bruière*. La peinture qu'il fait du Temple de l'Amour , semble avoir été dictée par  
l'A-

L'Amour même. On trouve de ces Vers  
heureux qu'on se plaît à réciter,

*L'Amour s'aplaudissoit en la voïant si belle;*

dit-il, en parlant de *Gabrielle d'Etrées*. Quoi  
de plus vrai & de mieux exprimé que cette  
Maxime, en parlant de l'Amour,

*Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.*

C'est dommage que parmi un grand nombre de très beaux Vers, on en trouve quelques uns de louches, de durs, & de profanes.

Le Génie de Mr. de *Voltaire* le portoit au Poème, aussi en a t'il porté le goût jusques dans ses Tragédies: Quelques unes manquent d'action & de vraisemblance; le merveilleux y est prodigué, & lui, qui n'est rien moins que crédule & superstitieux, le paroît quelquefois excessivement. Ce n'est pas que plusieurs de ses Tragédies n'aient de grandes beautés de détail, je me rapelle le Portrait, qu'il fait de *Laius*, Roi de *Thebes*, dans son *Oedipe*: C'est *Jocaste* qui parle à son Epoux,

*Ce Roi plus grand que sa Fortune,  
Désdaignoit come vous une Pompe importune:  
On ne voïoit jamais marcher devant son Char.*

*D'un Bataillon nombreux le fastueux Rempart,  
Au milieu des Sujets soumis à sa Puissance,  
Come il étoit sans crainte, il étoit sans defense,  
De l'Amour de son Peuple il se croioit gardé.*

Cet Amour est bien la meilleure garde des Princes: Avant *François II.* les Rois de *France* n'en avoient point d'autre.

Je viens de dire que *Mr. de Voltaire* n'est rien moiens que superstitieux. Parmi plusieurs preuves que je pourrois en donner, & qui marquent un Génie ferme & hardi, je ne citerai que ces Vers, où il caractérise les Pretres du Paganisme: On les trouve dans la Tragédie d'*Oedipe*,

*Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple  
pense,*

*Nôtre Crédulité fait toute leur Science.*

*Un Ministère saint les atache aux Autels:*

*Ils aprochent les Dieux; mais ils sont des Mortels.*

*Mr. de Voltaire*, né en *France*, pense, & raisonne come s'il étoit né en *Angleterre*. Il a su conserver à sa Raison toute sa force & sa liberté. Aussi est-il Philosophe, aussi bien que Poete; l'explication ingénieuse qu'il a donné de la Philosophie de *Newton*, en est un témoignage: Et quoi que les Connoisseurs eussent



eussent désiré quelque chose de plus ; il faut cependant convenir, que ce Livre est bien écrit & lui fait honneur. On dit que lors qu'il le montra en Manuscrit à Mr. de *Sgravesande*, ce Philosophe lui dit, assez sèchement, qu'il prétendoit expliquer aux Auteurs, ce qu'il n'entendoit pas lui-même ; mais souvent on s'imagine que l'on ne fait pas bien le sens d'un Auteur, quand on n'entre pas dans celui que nous lui donnons nous même. L'Histoire que Mr. de *Voltaire* a donée de *Charles XII.* Roi de *Suède* a été très goûtée ; elle est écrite fort agréablement ; & l'on y trouve de bones leçons : Quand on a le bonheur de plaire, on a bientôt celui d'instruire, aussi ne néglige t'il rien de ce qui peut embellir sa narration. On lui reproche que cette Histoire sent le Roman : Mais est-ce sa faute si tout est merveilleux dans la Vie d'un Roi, qui portoit la valeur jusqu'à la témérité ? Un reproche, que je lui ferai avec plus de fondement, c'est d'avoir fini ses Lettres philosophiques en disant, qu'il ne s'abaissera pas jusqu'à répondre au Poète *Roussseau*. Cet orgueil est une petitesse, dans un Home qui doit se faire un plaisir de rendre justice à l'Esprit & aux Talens, qui sont seuls la vraie Noblesse.

Vous ferés surpris, *Monsieur*, que je ne vous aie pas encore parlé du fameux *Boileau Despréaux*; & en éfet je l'avois presque oublié; ce n'est pas que ce ne soit un Poete judicieux & fort correct; mais il l'est peut être trop; le travail se fait trop sentir dans ses Vers; la Nature, chés lui, paroît étouffée sous le poids de l'Art. Ses Satires, qui sont ceux de ses Ouvrages qui lui ont fait le plus de réputation, sont précisément ceux qui en méritent le moins, & où le défaut que nous venons de remarquer est le plus sensible. Je trouve de grandes beautés dans plusieurs de ses Epitres; j'admire son *Art Poétique*, qui est un Chef d'œuvre, & où, en donnant le Précepte sur chaque Genre de Poésie, il en donne en même tems l'exemple. La Conduite de son *Lutrin*, est admirable, & l'on découvre avec plaisir, à travers une Versification noble & soutenue, une ironie fine & délicate: Malgré tout cela, je l'avoue, *Despréaux* n'est pas mon Poete favori; je le répète, son Stile est trop chatié, & son Esprit trop mordant. J'aime mieux moins d'ordre & de simétrie, & plus de naturel & de variété. Un Jardin où tout est compassé, me plait moins qu'une Foret ombragée d'Ormes & de Tilleuls. D'ailleurs, pourquoy critiquer, avec si peu de ménagement, des Ecrivains qui n'étoient pas

indi-

indignes de quelques égards? *Perrault*, son Antagoniste, avoit des lumières & du génie : Son Poeme sur le *Siècle de LOUIS LE GRAND*, son Epitre à Mr. de la *Quintinie*, celle sur la *Peinture*, & quelques autres Ouvrages, lui ont attiré de justes Eloges. *Boursault* avoit de l'Esprit, & son *Esopo à la Cour*, est encore regardé come une très bonne Pièce. *Chapelain* étoit bon Literateur, & excellent Critique : Je n'en veux pour preuve que la Critique qu'il fit, par l'ordre de l'Académie, de la Tragédie du *Cid* du Grand *Corneille* : *Une de nos meilleures Tragédies*, dit la Bruière, *est celle du Cid; & la meilleure Critique qu'on ait faite est celle de cette même Tragédie.* Il est vrai que *Chapelain* a fait la *Pucelle*, Poeme qu'on ne sauroit lire; mais *Boileau* a fait la Satire de l'Equivoque, qui n'est guères moins dure & profaïque. On dit que l'Abé *Cassagne* perdit l'Esprit & mourut de regret, de se voir difamé dans les Vers de *Despréaux*; cependant, ce même Abé, avoit du goût & écrivoit bien; sa Traduction de *Saluste* est certainement la meilleure de celles que nous avons; & les Connoisseurs conviennent qu'elle est fidèle & élégante. Il a fait des Vers sur les Fleurs & sur les Oiseaux, où l'on voit beaucoup de naïveté & de délicatesse; je suis tenté de les copier ici, persuadé qu'ils plairont aux Lecteurs.

## SUR LES OISEAUX.

*Que chantés vous, Petits Oiseaux?*  
*Je vous regarde & vous écoute;*  
*C'est DIEU qui vous a fait si beaux,*  
*Vous le chantez, sans doute;*  
*Son Nom vous anime en ces Bois;*  
*Vous n'en célébriez jamais d'autre;*  
*Pourquoi faut-il que mon ingrante voix,*  
*N'imité pas la vôtre?*  
*Vos Airs si tendres & si doux*  
*Lui rendent tous les jours hommage:*  
*Je le bénis bien moins que vous,*  
*Je lui dois davantage.*

## SUR LES FLEURS.

*Brillantes Fleurs de la Saison Nouvelle,*  
*Cessez de paroître à mes yeux.*  
*Vous rendez la Terre trop belle;*  
*Je ne veux aimer que les Cieux.*

Le pauvre Abé Cotin, cité si souvent, & toujours avec mépris, avoit son mérite; & il falloit bien qu'il n'en fût pas tout à fait destitué, pour être Membre de l'Académie Française & être bien venu dans l'Hôtel de Rambouillet, où l'on ne recevoit pas des sots. Quand il n'auroit fait que cette jolie Epigramme, je lui donerois ses Lettres d'Homme d'Esprit.

*Iris s'est vendue à ma foi :  
 Qu'eût-elle fait pour sa défense ?  
 Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour,  
 & moi,  
 Et l'Amour fut d'intelligence.*

*Despréaux n'a pas épargné le célèbre Quinault, dont les Opera, sont regardés come des Modèles, & qui, dans leur genre, valent ce que Boileau a fait de meilleur. En éfet quelle douceur, quelle harmonie dans sa Versification, & quelle tendresse dans ses pensées ! Ce même Caractère se fait sentir dans son adieu à sa Muse.*

*J'ai chanté trop long-tems les Jeux & les  
 Amours,  
 Sur un ton plus sublime, il faut se faire entendre.  
 Je vous dis adieu, Muse tendre,  
 Je vous dis adieu pour toujours.*

*Il n'y a pas jusqu'à Pradon, dont il semble qu'on ne puisse prendre la défense, qui n'eût mérité des éloges, si Corneille & Racine n'avoient paru avant lui ; mais dès que ces Soleils eurent éclairé le Théâtre, toutes les petites Etoiles errantes, qui auroient pû y briller, furent éclipsées. Cependant, Pradon a fait *Regulus*, Tragédie qui se soutient encore,  
 &*

& je lui tiens compte de ces jolis Vers, à une Dame.

*Vous n'écrivés que pour écrire ;  
C'est pour vous un Amusement.  
Moi qui vous aime tendrement  
Je n'écris que pour vous le dire.*

Plus j'y pense, plus je suis surpris, que *Despreaux* n'ait pas perdu entièrement sa réputation, par sa hardiesse de critiquer des Ecrivains, qui le valent bien, & qui ont fait honneur à la France & à leur Siècle. Il a poussé si loin sa Censure, qu'il n'a pas même épargné l'illustre FONTENELLE, qui lui est supérieur, à quelques égards. Jamais *Despreaux* n'auroit fait les *Mondes* & l'Histoire de l'*Académie Royale des Sciences*. Cependant, dans son Ode sur la prise de *Namur*, il finit une de ses Strophes par ces Vers.

*J'aime mieux, nouvel Icare,  
Dans les Cieux, cherchant Pindare,  
Tomber du Ciel le plus haut,  
Que loüé de Fontenelle,  
Raser, timide Hyrondelle,  
La Terre come Perraut.*

Il n'y a certainement aucun Home d'esprit  
&

& judicieux, qui ne se fit honneur d'être loué par Mr. de Fontenelle, qui ne prodigue point ses Eloges.

La Critique que Mr. de Muralt a fait de la première Satire de Despréaux, dans ses *Lettres sur les François & sur les Anglois*, est très bonne & très sensée; je suis étonné que ses Critiques eussent laissé échapper ce que l'on y relève si judicieusement: Il y a du plaisir à le voir traité, à son tour, come il traitoit les autres. N'est-il pas surprenant qu'il ait falu que la Suisse fournisse un Vengeur aux Charpentiers, aux Perraults, & aux Fontenelles si capables de se bien défendre?

Parmi les Auteurs qui ont été maltraités par Despréaux, j'en oublois un, dont j'ai déjà parlé dans l'Article de Mad. Des Houlières, & qui a été son Maître en Poésie; je veux parler de Hénault: On peut juger de ses talens & de sa capacité par les Ouvrages de son Disciple; mais il suffisoit qu'un mot pût remplir l'hémistiche d'un Vers, ou rimer heureusement avec un autre mot, pour être placé dans sa Satire. Malheur à l'Ecrivain dont le nom étoit sonore, & qui faisoit une Rime riche. Ce que je viens de dire prouve plutôt beaucoup de malignité, que beaucoup de jugement; & je suis fâché qu'on soit en droit de faire ce reproche au judicieux Auteur de l'*Art Poétique*.

Mais pour montrer combien les Ecrivains, même les plus éclairés, sont sujets à se tromper, dans la décision qu'ils portent sur les Ouvrages d'autrui, je ne veux point d'autre preuve que l'*Art Poétique* de Despréaux; c'est son Chef d'œuvre, & certainement on ne sauroit trop le louer; cependant, le célèbre Patru, l'*Aristarque* & le *Quintilien* de son tems, ne conseilloit pas à Boileau de le publier. S'il eut déferé à son avis nous étions privés d'un des Ouvrages qui fait le plus d'honneur à nôtre Poesie & à la Langue Françoisse.

Il n'y a point de Livre, j'ose le dire, qui ait eu une aprobation plus générale que les *Mondes*, de Mr. de Fontenelle, cependant, il ne tint pas à Mr. le Marquis de Noirmontier & à Madame de la Méjaniere, qui est la Marquise du Dialogue, qu'il ne parut point. Ne pouvant en empêcher l'impression, il fallût, pour la contenter défigurer son Portrait; elle étoit brune, elle voulut être peinte en blonde. L'Ouvrage parût enfin; le Critique n'osa y mordre; il eût un succès étonnant, & la Marquise qui étoit l'Héroïne de l'Entretien, auroit bien voulu pouvoir lever le Masque qui la couvroit. En général, il est très rare qu'on juge assez équitablement des Ouvrages d'un Auteur qu'on voit tous les

jours,



jours, & qu'on est acoutumé de regarder come au deffous de foi, ou du moins à son niveau; il en est de la plupart des Ecrivains, come de certains Arbres, qui réussissent mieux dans les Pais étrangers, que dans leur Pais natal. Chaque Lecteur s'érige un petit Tribunal, d'où il juge souverainement, & ce Tribunal est rarement favorable à un Concitoien: Il en couteroit trop à l'Amour propre de le louer; on a plûtôt fait de le décrier.

Je reviens au Poète *Hénault*; il est Auteur du Sonet de l'*Avorton*; qui est rempli d'Antithésés, & par conséquent de faux brillans; il péche par trop d'esprit; c'est si l'on veut un beau défaut; mais il n'est pas moins vrai que c'en est un; le Lecteur pourra en juger; voici ce Sonet,

*Toi qui meurs avant que de naître,  
Assemblage confus de l'Être & du Néant,  
Triste Avorton, informe Enfant,  
Rebut du Néant, & de l'Être;*

*Toi que l'Amour fit par un Crime,  
Et que l'Honneur défait par un Crime à son tour,  
Funeste Ouvrage de l'Amour,  
De l'Honneur funeste Victime;*

*Laisse moi calmer mon ennui ;  
Et du fond du Néant où tu rentre aujourd'hui,  
N'augmente point l'horreur dont ma faute est  
suivie.*

*Deux Tirans oposés , ont décidé ton sort ,  
L'Amour , malgré l'Honneur , te fit doner la vie ;  
L'Honneur , malgré l'Amour , te fit doner la mort.*

*Hénault* a traduit une partie du premier Livre du Poème de *Lucrèce* ; on y voit toutes les richesses de la plus haute Poésie : Je doute que *Lucrèce* eut écrit en François avec plus de feu & d'énergie &c.





# DISCOURS

*De Mr. D'ARNAUD, à sa reception, dans  
l'Académie Royale des Sciences de BERLIN.*

**M**ESSIEURS. Je comence par me plaindre, quand je dois ne m'ocuper que du plaisir de vous remercier : Il est vrai, que vous me pardonerez ces plaintes ; elles ne partent que d'un excès de sensibilité. Je voudrois, qu'on pût trouver de nouvelles expressions, lors-qu'on a de nouveaux sentimens à rendre. Jamais on n'a éprouvé un desir plus violent de faire éclater sa reconnoissance : Et peut-être, persone n'est plus que moi dans l'impuissance de l'exprimer.

Cependant, s'il est sur la Terre, quelques honneurs, quelques marques de distinction, qui puissent exciter le noble orgueil d'une Ame Philosophe ; s'il est quelque gloire pour le Sage, sans doute, c'est celle, que vous me faites aujourd'hui partager avec vous. Quel avantage plus flatteur pour un Elève des Arts, que de se voir, presque au sortir du Berceau, introduit dans leur Sanctuaire ; que d'être placé à côté de ses Maîtres & de ses Modèles,

& de se trouver à portée de recevoir d'utiles Leçons !

Je dois avec justice, regarder l'*Allemagne*, come ma nouvelle Patrie, come une nouvelle Mère, qui m'adopte au rang de ses Enfans les plus chéris. Peut-elle me donner des marques plus distinguées de sa tendresse ? Elle m'admet dans une de ses plus illustres Académies ; m'ouvre, pour ainsi dire, son sein ; m'accorde des récompenses, avant que je les aie méritées : Que d'obligations pour ma reconnoissance ! Ma première Patrie, la *France*, pouvoit-elle me témoigner plus d'indulgence & de bonté ?

En éfet, *Messieurs*, je suis redevable à l'*Allemagne*, d'une nouvelle vie, bien plus estimable, que cette vie grossière, le partage comun de l'Humanité. J'ouvre, parmi vous, les yeux, à un jour plus pur, à la lumière des Arts ; ils m'éclairent tous à la fois.

Ici, c'est la *Géométrie*, ce Guide si sûr, si nécessaire dans les Sciences, qui m'offre son fil secourable, pour me conduire dans le Labyrinthe immense de la Nature. Là, c'est l'*Anatomie*, qui me fait part de ses heureuses découvertes. L'*Astronomie* semble me transporter dans les Cieux, & m'en révéler les secrets. L'*Histoire* m'ouvre ses Fastes ; les Temps les plus reculez sont présens à mes

regards. La *Morale* enfin, me fait conoitre de nouveaux plaisirs, de nouveaux sentimens. C'est ici, le Temple de tous les Arts, de toutes les Vertus.

Voilà, *Messieurs*, les Sources fécondes, où vous me permettez de puiser. Voilà les Bienfaits, que vous me prodiguez. C'est ainsi, que l'École d'*Athènes* devenoit l'École de l'Univers : Elle se faisoit des Citoyens zèles, de tous les Homes. Les Gens de Lettres forment une espèce de Peuple, séparé des autres; répandus sur la Terre, ils doivent être réunis par l'amour des Arts & de la Vérité.

C'est, *Messieurs*, cet amour des Talens, qui vous a fait doner à vôte Académie, une forme digne de cet Esprit de grandeur, qui vous animè. J'ose le dire, & c'est sans flatterie, Vôte Societé me paroît devoir obtenir la préférence, sur toutes les autres Societez Litéraires; elle rassemble toutes leurs conoissances, toutes leurs richesses; c'est un Trésor public, qui contient toutes les fortunes d'un Etat.

Vous vous êtes prescrit un Plan si judicieux, fondez sur un principe bien évident, que les Sciences, pour s'étendre, pour se fortifier, doivent, si je puis parler ainsi, se familiariser les unes avec les autres, se comuniquer leurs lumières, leurs aquisitions, se prêter des secours mutuels.

Il en est des Arts , come du Commerce ; un Négociant ne grossit ses fonds , que par une circulation d'Espèces , un échange continuel de Marchandises.

Un Home de Lettres n'étend la Sphère de ses idées , n'enrichit meme ses expressions , qu'en parcourant l'étendue des Sciences. Un Esprit , qui veut devenir Créateur , aquérir cette supériorité , ce Laurier , le prix des Veilles & des Travaux , se forme un composé de tous les Esprits : C'est un Astre , qui emprunte des rayons , de tous les autres Soleils , qui l'entourent.

Jettons un coup d'œil sur ces grands Hommes , que l'on revoit toujours , avec une surprise mêlée d'admiration. Si *Homere* n'avoit été qu'un simple Versificateur , auroit-il répandu tant d'intérêt , dans ses Poemes ? N'y a-t'on pas trouvé les premières notions d'Histoire , de Chronologie , de Géographie , de Physique ? *Lucret* a enabéli du Charme des Vers , l'ingénieux Système d'*Epicure*. *Virgile* , dans l'*Eneide* , fait admirer les plus hautes connoissances. Le fameux *Pope* n'a mérité les suffrages de sa Patrie , de toute la Terre , qu'en suivant de pareils exemples. Le célèbre Poete , qui a daigné cultiver mon Enfance , m'enseigner ces chemins où je me soutiens encore à peine , nous a fait voir par les différents Ecrits , qui sont sortis de sa plume ,

tous les avantages atachez à l'universalité des Talens. Enfin, *Messieurs*, l'Honneur de l'*Allemagne*, le Héros de votre Littérature, ce Savant, qui s'est aquis un Nom immortel; le Grand *Leibnitz*, embrassoit tous les Arts, dans son vaste génie.

S'il m'étoit permis de céder à mon penchant, de rendre un hommage public, à la Vérité, je vous entretiendrois des divers Talens d'un autre *Leibnitz*, que l'*Allemagne* a enlevé à la *France*, & que ma Patrie lui redemande tous les jours, come un de ses Citoyens, qui l'honoroit le plus. Je vous le ferois voir tenant un Compas, d'une main; & de l'autre, répandant des Fleurs: Sa *Venus physique*, son *Essai de Cosmologie* réunissent toutes les graces de nôtre Langue, & les découvertes les plus hardies: Ce sont des Chef-d'œuvres d'élégance & de raisonnement. Mais, *Messieurs*, il étouffe ma voix, dès-qu'elle s'essaie à lui rendre le tribut de louanges, qui lui est dû: Il veut, que je ne m'abandonne aux transports, à l'ivresse du zèle, de l'admiration, que pour tenter un Eloge, qui est au dessus de mes forces; je puis dire, au dessus des efforts de l'Esprit humain.

C'est bien ici, *Messieurs*, que j'ai à me plaindre de la stérilité du mien, quand mon Ame, si je puis me servir de cette expression, est surchargée de l'excès de ses sentimens,

Quelles nouvelles couleurs ajouter à cette Image, qui est gravée dans tous les Cœurs, qui par la grandeur de ses traits, frappe tous les regards ?

Comment dépeindre un Roi, qui réunit le Guerrier, le Législateur, le Politique, le Savant profond, le bel Esprit enchanteur, le Philosophe, qui, dans tous les genres, a su parvenir au premier degré; dont les délassemens, que Lui permettent les soins de l'Etat, sont les occupations du Génie le plus sublime; ne distinguant son Rang, que par ses Talens & ses Vertus; autant élevé au dessus de l'Humanité, par la supériorité de ses lumières, que la bonté de son Cœur l'en rapproche; Monarque, en un mot, fait pour se voir atacher sur son front, le Diademe, du consentement unanime de son Pais, si l'injustice du Sort, en Lui refusant un Trône, pour Berceau, L'avoit fait naître dans l'obscurité du dernier des Homes.

En réunissant, *Messieurs*, tous les Arts, parmi vous, Il semble vous avoir imprimé le caractère de sa grande Ame, de cette Ame universelle, qu'Il répand sur son Empire, sur tout l'Univers; tel on nous représente l'Esprit Créateur des autres Esprits, l'Esprit Eternel reposant sur l'Immensité, faisant éclore le Monde, des vastes abîmes du Cahos.

Ah Grand Roi! Ah Grand Home! (qu'on



permette à mon cœur, de laisser échapper cette expression,) que n'etes-Vous témoin des transports de joie, d'admiration, qui éclatent à vôtres feul Nom! Ainfi la Terre paroit trefsaillir d'allégreffe & de refpect, au nom des Dieux Bienfaifans. Ma Nation l'emporte fur toutes les autres, par fon empreflement à Vous prodiguer ces hommages, que Vôtre modeltie ne peut rejeter: Elle fait, que c'eft doner à fon Maître, de nouvelles preuves de fon zèle, que de reconoitre le mérite d'un autre Souverain. Trop grand, pour être jaloux, LOUIS eft le prémier à élever, du haut de fon Trône, en faveur de FREDERIC, ce cri de louange, que tous fon Peuple répète, aujourd'hui, par ma voix.

C'eft a vous, *Meflieurs*, par vos Confeils, par vos Exemples, à me rendre capable de célébrer un Monarque, dont l'Hiftoire doit faire l'Etude des Rois, les Délices du Sage, l'Etonement de la Poftérité; je ne vous difsimulerai point, qu'aidé de vos Leçons, c'eft là l'Objet de nos Travaux. Pour tenter l'exécution d'un Projet auffi hardi, s'il fuffoit d'avoir une Ame fenfible au beau, au vrai; d'admirer les Talents couverts du Diadème; d'adorer la Vertu fur le Trône; *Augufte* n'auroit point à regretter *Virgile*, & *Pline*, fans être flateur, loueroit encore le Divin *Trajan*.



# E P I T R E

Du Prieur de \* \* \* à Mademoiselle De . . .

**O** Bel Objet désiré  
 Du plus amoureux des Hommes !  
 O mon aimable Daphné,  
 Que n'êtes vous où nous sommes !  
 Jamais plus juste desir  
 N'anima mon Cœur sincère ;  
 Les Belles faites pour plaire ,  
 Sont faites pour le plaisir.  
 C'est ici le pur Azile  
 De ces plaisirs tant aimés ,  
 La Paix les a renfermés  
 Dans ce Prieuré tranquile.  
 Hier il en étoit plein ;  
 J'en vois naître aujourd'hui mille ;  
 Mille , y renaitroient demain :  
 Je n'y ressens qu'un chagrin ,  
 C'est que le Tems soit mobile ,  
 Et que son Sable inhumain ,  
 Marque déjà le Chemin ,  
 Qui nous conduit à la Ville.  
 Décrirai - je ces plaisirs ,  
 Que ramène chaque Aurore ?

Jullet 1750.

59

Plus rians que les Zephirs ,  
Quand ils vont caresser Flore.  
Pourquoi les décrire ? Helas !  
Un seul mot les rend croiables ,  
Et vante assez leurs apas ;  
Ils m'ont rendu suportable ,  
Des Lieux où vous n'etiez pas.  
Je veux cependant les peindre ,  
Pour occuper mon loisir ;  
Y puissai-je réussir  
De manière à vous contraindre  
De venir vous éclaircir ,  
Par le propre témoignage  
Des yeux qu'on y desira !  
Des Plaisirs , en ce cas là ,  
Parfait seroit l'Assemblée ;  
Les peigne alors qui pourra.  
De quatre heureux Personages ,  
Que nous nous trouvons ici ,  
Deux sont fols & deux sont sages.  
Providence en tout ceci ,  
Melange , qui Dieu merci ,  
Sans relache nous balotte ;  
Et nous promène a grand pas ,  
Du Compas à la Moryotte ,  
De la Moryotte au Compas.  
Figurés vous le fracas  
D'un quatrain de notre espèce ,  
En voyant courir sans cesse

La

La Sagesse après les Rats,  
 Les Rats après la Sagesse.  
 Tantôt les règles en jeu,  
 Et tantôt les purs caprices.  
 Voilà quant aux Gens du lieu,  
 Voici quant à ses délices.  
 Saches que premièrement  
 Le Prieural Hermitage,  
 Consiste en un Bâtiment,  
 Bien entendu pour l'usage.  
 Tout s'y resserre ou s'étend  
 Suivant son juste mérite.  
 C'est pour cela, dit l'Hermite,  
 Que le Réfectoire est grand  
 Et la Chapelle petite.  
 Aussi l'heureux Paxasite,  
 De la Cour au Galetas,  
 Voit cette Sentence écrite,  
 Courte Messe & long Repas.  
 Rien ne manque aux Délicats,  
 Cuisine en Ragouts féconde,  
 Cave où tout Nectar abonde,  
 Et la Glacière à deux pas;  
 Les Lits les meilleurs du Monde,  
 Plume entre bons Matelats,  
 Doux Soneil entre deux Draps,  
 Un Calme dont rien n'approche,  
 Jamais le moindre fracas,  
 De Carrosse ni de Cloche;

Paix, bombance, liberté;  
 Liberté sans anicroche.  
 L'Horloge, à la vérité,  
 [ Qui voudra nous le reproche ] --  
 Rarement est remonte;  
 Mais non pas le Tourne-Broche.  
 Une autre félicité,  
 Après Bénédicité,  
 C'est de voir par la fenêtre  
 De notre Sale à manger,  
 Cueillir dans le Potager  
 La Fraise, qui vient de naître  
 C'est quand la petite Faux  
 Fait tomber à notre vue,  
 Là des têtes d'Artichaux,  
 Ici la tendre Laitue,  
 Le Pourpier & l'Estragon,  
 Qui tout à l'heure en Salade  
 Vont piquer près d'un Jambon  
 L'appétit le plus malade.  
 Du même lieu, nous voïons  
 Venir l'Innocence même,  
 Lise, qui sur des Claiens  
 Nous apporte de la Crème,  
 Blanche un peu plus que sa Main,  
 Mais moins blanche que son sein,  
 Et que la Perle enfantine,  
 D'un Ratelier des plus nets,  
 Où ne touchèrent jamais

Capéron ni Carmeline.

Pour mieux aiguïser nos dents  
 Quand la faim nous abandonne,  
 Nous nous amusons d'autant  
 Avant que le souper sone ;  
 Lors, nous joïions dans un Bois,  
 Qui touche à la Maissonette ;  
 Bois d'une beauté complete,  
 Triste & charmant à la fois ;  
 Bois semblable aux Lieux terribles  
 Où loin des profanes yeux,  
 Les Druides & leurs Dieux  
 Se rendirent accessibles,  
 A nos crédules Aïeux ;  
 Mais dans ces Cantons paisibles  
 Et moins superstitieux,  
 Bois où l'Amour a des charmes,  
 A qui l'austere pudeur  
 Se soumettroit sans allarmes ;  
 Bois où même avec douceur,  
 Dans le plus cruel malheur,  
 L'Amour verseroit des larmes ;  
 Bois, où tout jusqu'à l'Amour,  
 Pour un Cœur tendre a des charmes :  
 Là dans le sein du repos  
 L'Ame se perd & s'oublie ;  
 La douce mélancolie  
 Transforme des Lieux si beaux,  
 Et n'y fait qu'un seul enclos

D'Amatonte & de Paphos ,  
 De Cithère & d'Idalie.  
 Jamais en éfet l'Amour  
 Ne trouveroit un séjour  
 Plus propre à son badinage.  
 Qu'il y seroit amusé !  
 Car je le sais par usage.  
 Dans un Quincunce il est sage ,  
 Mais plus l'endroit est sauvage ,  
 Plus il est apprivoisé.  
 Disparouissés , Lieux superbes ,  
 Où rien ne croit au hazard ,  
 Où l'Arbre est l'Enfant de l'Art ,  
 Où le Sable , au lieu des Herbes ,  
 Nous atriste le regard ;  
 Lieux où la fôle Industrie ,  
 Arrondit tout au Ciseau ,  
 Où rien aux yeux ne varie ,  
 Où tout s'aligne au Cordeau  
 De la froide Simétrie ,  
 Et de l'ennuieux Niveau.  
 Ici l'auguste Nature  
 Dans toute sa Majesté ,  
 Ofre une vive Peinture  
 De la noble Liberté.  
 Sublime & toujours nouvelle  
 Sous l'œil elle s'embélit ;  
 Sa variété révèle  
 Une ressource éternelle ,

Que jamais rien ne tarit.  
 Qu'en ce point l'Art est loin d'elle ;  
 Son Chef d'œuvre se décrit !  
 Mais sa beauté naturelle ,  
 Est au dessus du récit.  
 Sous l'Epais & haut feuillage  
 De ce Bois qu'ont révééré ,  
 Le Tems , la Hache & l'Orage ,  
 Je me retrace l'Image  
 De mon aimable Daphné.  
 Ah ! qu'au fond de ce Bocage  
 Son Aspect seroit charmant !  
 Les beaux Lieux ! L'heureux moment !  
 Que de fleurs sous son passage ,  
 Que de soupirs éloquens !  
 Que les gages de ma flame  
 Seroient tendres & fréquens !  
 Mais où s'égaré mon Ame ?  
 O bel Objet désiré  
 Du plus amoureux des Homes !  
 O mon aimable Daphné  
 Que n'êtes vous ou nous sommes !







## STANCES

Sur l'inconstance des choses du Monde.

**L**E Printems reprend sa verdure,  
Les Prez sont émaillés de Fleurs,  
Mais hélas ! l'Aquilon, par sa triste froidure  
En fâme bientôt les couleurs !

A peine le Soleil comence sa Carrière,  
Et répand sa chaleur & sa vive lumière,  
Que la Nuit régnaît à son tour,  
Eface les beautez du Jour.

L'Age de la froide Vieillesse,  
Suit de près la vive Jeunesse.  
Dès que le Créateur comence nôtre Sort,  
Châque pas que l'on fait, nous conduit à la Mort.

Le Bonheur d'ici bas est toujours périssable :  
Le Tems qui fuit emporte nos Plaisirs.  
Détachons donc nos Cœurs d'un Bien si peu  
durable,  
Et portons ailleurs nos desirs.



# L E T T R E .

*Sur la possibilité de rendre la Vie aux Per-  
sones Noies.*

DANS la Lettre sur les Noies, adressée au célèbre Mr. DE REAUMUR, dans le *Journal Helvétique*, d'Avril pag. 341. j'ai reconu aisément vôtre Cœur bien faisant, & ces heureux talents, qui tendent toujours à procurer le bonheur des Ames & l'avantage de la Societé \*.

Le nombre des exemples dont vous faites note, pouvant encourager ceux qui sont à portée de tendre main aux sùfoqués dans les Eaux, j'ai l'honneur de vous faire part du succès heureux, qu'ont eu mes soins en 1726. environ sept Années avant que les Lettres sur les Noies parussent dans nos Journaux Helvétiques. De pareils cas frappent si vivement la Jeunesse, que je m'en rappelle aisément les principales circonstances.

Un

\* Cette Lettre est adressée à un Pasteur de Neuchâtel, que l'on a crû être l'Auteur de celle que Mr. D C. avait écrite à Mr. de Réaumur.

Un Dimanche, que je me promenois sur le vieux Port à *Neuchâtel*, en attendant la seconde Action, de jeunes Gens qui étoient sur le Nouveau Port s'écrièrent, *Voilà un Home au fond du Lac qui est noyé*. Incertain si j'avois bien entendu je les fis répéter ce qu'ils avoient dits. Je courus aussi vite qu'il me fut possible au bout de ce nouveau Port, qui forme l'équerre. Je vis effectivement au fond de l'eau, une Personne qui étoit sans mouvement, ses bras étendus, ses pieds contre le bord & son visage tourné en haut.

A l'instant, je sautai dans une Barque, j'y pris un long Crochet, je saisis le Noyé par la bande des Culotes, crainte de le blesser. Quand je l'eus tiré au niveau de l'eau, je n'eus pas assez de force pour l'enlever. Diverses Personnes qui m'avoient vû marcher d'un pas précipité, acoururent & m'aidèrent à sortir ce jeune Home. Je leur dis de le pendre, les pieds en haut, je desserrai les dents du Noyé avec un Couteau, & je lui fis uriner dans la bouche. Il régorgéa quantité d'eau, & il en sortoit aussi par les narines & par les oreilles. Nous le portames devant la Maison de Mr. *Daniel Favargier*, du Grand Conseil, qui eut la charité de faire chauffer un Lit. En attendant, nous mîmes le Noyé

sur un toneau, que nous branlions fortement, & vivement, en donnant des secouffes rudes. D'abondantes nauſées, me firent bien augurer de l'Opération.

Pour la rendre parfaite, je profitai de la présence d'un Manœuvre qui fumoit. Je le priaï de vuider ſa pipe, qui étoit chaude : Il en introduiſit le bout dans l'anſus, & ſouffla de toute ſa force par le gros bout de la pipe. L'opération fit merveilles ; les eaux avalées furent dégorgées en abondance. Alors ſeulement le jeune Home comença a donner ſigne de vie. On le porta dans le lit chaud. Deux heures après il ſe donoit déjà du mouvement. Il avoit de la conoiſſance lors que ſa Mère acourut & le fit emporter chez elle.

Le lendemain, le premier Objet que je vis ſur Rue fût cet Enfant de 13. à 14. ans, que j'avois ſauvé le jour précédent. Il étoit auſſi ſain & auſſi frais qu'on eût pû le ſouhaiter. Je le queſtionnai. Il me dit que regardant un objet affés avant dans le Lac, & ne faiſant pas attention qu'il étoit au bout du Mole, il avoit fait un pas de trop, & étoit tombé ; que ne ſachant pas nager, il étoit allé au fond de l'eau ; mais qu'il ignoroit combien de tems il y étoit reſté ; qu'il ſe ſouvenoit très bien s'être rendu ſur le Môle vers les 11. heures, qu'étant tombé, il avoit

d'a-

d'abord perdu toute conoissance, & n'avoit souffert aucune douleur. Sur ce rapport on peut conjecturer qu'il avoit été une ou deux heures dans l'Eau.

Si cet Enfant eut appartenu à quelques uns de nos respectables Magistrats, l'Avanture eût fait bruit. Mais il étoit question d'un Enfant illégitime, sa restauration est demeurée dans l'obscurité.

J'en aurois fait part à Mrs. les Editeurs de notre Journal, si j'eusse été dans ma Patrie en 1733. & 1734. lors que les Lettres fur les Noïés parurent. Absent alors, & trop éloigné, pour que nos Journaux me parvinssent, je profite de l'occasion, que vous m'avez fournie, *Monsieur*, de donner une nouvelle preuve de fait, que sans le secours d'*Hypocrate* & de *Galien*, on peut secourir efficacement les Noïés.

Celui-ci étoit irrémisiblement mort; si je me fusse borné à la mauvaise coutume de tant de Pais, de tirer les Noïés à bord, de leur laisser les pieds dans l'eau, & d'avertir le Magistrat pour faire déclarer juridiquement le submergé être bien défunt.

Quand il n'en coute que le risque de la perte de ses soins, il faudroit en être criminellement chiche, pour les épargner, dès que tant d'exemples bien averés font conser-

de la possibilité de rapeller à la vie, des Persones, qui ont séjourné un tems considérable sous les Eaux.

Le Capitaine de Vaisseau sur lequel j'ai commandé un Corps de Troupes, m'a assuré, qu'un de ses Matelots aiant été une heure dans la Mer, il avoit employé avec succès les memes moiens que j'avois mis en usage, en y ajoutant la saignée au bras, dès que le Noié avoit comencé à donner signe de vie, & que deux jours après, le Matelot avoit été en état de faire son Service.

Dieu veuille, *Monsieur*, continuer à donner les succès les plus heureux à tous vos zelés, charitables & pieux soins!

J'ai l'honneur d'être &c.

Eleurier le 9. Juin 1750.

DE GELIEU,  
Capitaine.





## AVANTURES

*Divertissantes, arrivées récemment à Paris,  
& extraites de deux Lettres des 26. Juin  
& 4. Juillet.*

UN Conseiller de la Ville de B\*\*\*, nommé Mr. N... étant venu solliciter lui même, à Paris, la décision d'un Procès, qui duroit depuis long-tems, & qui l'empêchoit de jouir d'un Bien considerable, qui lui revient légitimement, avoit pris son Domicile dans une Maison garnie, apellée *l'Hôtel de Tours*, Rue du *Jardinnet*, près des grands *Cordeliers*. Il avoit choisi ce Logement, parce qu'il est dans le voisinage du Procureur chargé de son Afaire, desorte que par là il étoit plus à portée d'en poursuivre la définition. Pour cet éfet, il n'eût rien de plus pressé, que de l'aller voir, dès le lendemain de son arrivée, & de lui déclarer quelles étoient sur cela ses intentions. Come rien n'avance mieux les Afares que l'Argent il fit entendre au Procureur, qu'il ne lui manqueroit pas, & il comença par lui paier un Compte sur lequel il ne lui rabatit pas un fol,

quoi qu'il fût des plus ondez. Notre Conseiller fit plus. Pour l'engager à le servir avec empressement & à supprimer toutes les Ecritures inutiles & ruineuses dont ces Messieurs surchargent & embrouillent ordinairement les Procès les plus clairs & les plus simples, il convint avec lui d'une Some d'Argent très considérable, qui lui seroit payée le jour même de la décision de l'Afaires, outre Cent Ecus de gratification qu'il auroit encore, si elle étoit terminée avant un certain tems qu'il lui fixa. C'étoit agir fort sensément, & si tout les Plaideurs faisoient de même, il y en a peu qui n'y trouvent son compte. En effet,

*Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,  
Mettez ce qu'il en reste à beaucoup de Familles,  
Vous verrez que Perrin tire l'Argent à lui,  
Et ne laisse aux Plaideurs que le Sac & les Quilles.*

L'Acord ainsi fait & signé entr'eux, la générosité du Conseiller lui en atira une autre de la part du Procureur, qui le régala plusieurs fois, & le pria de regarder sa Maison, come si c'étoit la sienne propre, & d'en user demême. S'il avoit pû prévoir à quoi l'exposoit cette offre généreuse; il se seroit bien gardé de la faire; mais on ne pense jamais à tout.

Mr. N. . . . ne fut pas long-tems sans user de la permission que le Procureur lui avoit do-



donée. Il en profita pour faire connoissance avec sa Femme, pour laquelle il prit du goût, & qui, à son tour, en prit pour lui.

*Elle étoit jeune, agréable & touchante,  
Blanche sur tout, & de taille avenante:  
Trop, ni trop peu de chair & d'embonpoint;  
Bref, elle étoit parfaite de tout point.  
A cet Objet, qui n'eût eu l'Ame émue?  
Qui n'eût aimé, qui n'eût eu des desirs?  
Un Philosophe, un Marbre, une Statue;  
Auroit senti come lui ces plaisirs!*

De son côté Mr. N. . . . ne ressembloit en rien à ces Personages enpelés, qui portent par tout leur Figure Magistrale, à ces Visages rébarbatifs, dont les regards sombres & sévères, semblent ne vous chercher, que pour vous juger, & dont la bouche semble ne s'ouvrir, que pour vous prononcer quelque facheux Arrêt. Nôtre jeune Conseiller étoit taillé sur un tout autre Modèle.

*Regards poupins, tons précieux,  
Mots cadencés, arrangés tout des mieux;  
Grace aiant avec art, riant par habitude,  
Gesticulant avec étude,  
Esprit leger, à railler incliné,  
Esprit clinquant tout à jour façonné,  
Le semillant Papillonage,*

*L'éloquent petit badinage ,  
 Un air charmant , quoi que affecté ,  
 Un teint mignard , une peau douce & fine ,  
 ( Joignés y la Mouche assassine )  
 Du jeune Sénateur faisoient une Beauté.*

C'en étoit plus qu'il n'en faut aujourd'hui, pour faire tourner la tête à une Duchesse. Jugez, si celle de l'aimable Procureuse y pût tenir. Les charmes & le mérite du jeune Conseiller triomphèrent bien-tôt de sa fragile Vertu.

*Les voilà donc brûlans de mêmes feux ,  
 Faisant duo de soupirs amoureux ,  
 Plus ocupez à s'aimer , à se plaire ,  
 Que ne l'étoit Perrein de son Affaire.  
 Come il devoit d'abord toucher l'Argent  
 Au tems marqué , pas n'étoit négligent ,  
 Et pour avoir au plutôt son salaire ,  
 Il y passoit le jour , la nuit entière ,  
 Chose comode au beau Couple amoureux ,  
 Qui de leur tems emploioient beaucoup mieux  
 Les doux momens , qu'à voir des Paperasses....  
 Mais il n'est point de plaisirs sans disgraces ,  
 Et tôt ou tard les Amans malheureux ,  
 Par les remors voient fuir leurs Vœux.*

La chose n'arriveroit pas, sans doute, si l'on pouvoit faire usage de sa Raison, en goûtant les douceurs de l'Amour, ou plutôt,

fi cette Passion ne troubloit pas la Raifon , au point de faire oublier les dangers auxquels elle nous expose ; mais l'imprudencę marche ordinairement à fa fuite ; & c'est auffi ce qui eft arrivé à ce Couple amoureux. La fauffe fęcurité dans laquelle ils étoient ne leur permit pas de s'observer affez. Leur galant Commerce ayant été découvert par un jeune Clerc , que Mr. le Conseiller avoit fuplanté, le Procureur fût enfin averti de ce qui fe paf- foit. En Home prudent , & peut être acou- tumé à ces fortes d'accidens ( car il eft un peu vicux ) il crüt qu'il étoit à propos d'en parler à fa Femme , mais en riant , & de la prier de ne plus recevoir les Vifites du ga- lant Conseiller . . . . *Mais vous les lui avez permifes , lui dit-elle , & l'avez même prié ; en ma préfence , de difpofer de votre Maifon , co- me de la fienne propre . . . Oui-da , reprit le Mari , de mon Etude & de mon Cabinet , au- tant qu'il lui plaira , mais non pas de mon Bien. Vous favez ce que la Médifance publie de mes Confrères. Je veux , autant qu'il eft poffible , qu'elle m'excepte du nombre ; & je fuis perfua- dé , que vous feriez vous même fâchée qu'elle me mit dans la même claffe.* La Procureufe alloit repliquer ; mais fon Mari , prenant un air plus fęrieux , lui dit , d'un ton impératif , qu'il le prétendoit & l'ordonnoit ainfi , faute  
de

de quoi il regarderoit sa défobéissance come une preuve de son infidélité.

Elle n'étoit déjà que trop constatée; mais pour la mieux cacher aux yeux de son Epoux, la Belle feignit d'obéir. Elle refusa en effet pendant quelques jours les Visites du Conseiller, qui se douta bien que le Mari, soupçonant quelque chose de leur Galanterie, la contraignoit d'en agir de la sorte. Il en fût d'abord au désespoir; mais ils étoient trop amoureux l'un & l'autre, pour ne pas chercher & trouver quelque moyen de tromper le pauvre Epoux, & de se voir, malgré ses défenses.

MARIS, *Bouleverser l'ordre des Eléments,  
Sur les Flots irrités voguer contre les Vents,  
Fixer selon ses Vaux la volage Fortune,  
Arrêter le Soleil, aller prendre la Lune,  
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément,  
Que soustraire une Femme aux yeux de son  
Amant :*

*Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,  
Quand elle ne veut plus se garder elle même,  
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,  
Et malgré vos efforts, MARIS, ils se joindront.*

C'est ce qui arriva dans cette rencontre, & voici comment. La Maison du Procureur est dans le voisinage du vaste Hôtel de Tours; elle

elle n'en est même séparée que par un Mur. Le Conseiller, après avoir long-tems cherché quelque expédient pour se réunir à sa chère Procureuse en trouva un, qui, quoi que fort dangereux, ne le rebuta cependant point. L'Ambur aveugle toujours ceux qu'il soumet sur les périls auxquels il les expose. L'Amant avoit remarqué, qu'une des Fenêtres de l'Hôtel donoit sur la Maison du Procureur, qui y étoit contigüe, & qu'en grim pant sur le Toit, il pouvoit se rendre chez sa Belle à l'insçu du Mari. Il va occuper aussi-tôt cet Apartement, après quoi il vint à bout, à force d'argent, de mettre dans ses intérêts la Femme de Chambre de la Procureuse, qui lui promit de l'introduire par cette voie, pendant la Nuit, auprès de sa Maitresse. Il ne fût pas long-tems sans en faire l'épreuve. Dès le soir même aussi-tôt qu'il crût que tout le monde étoit endormi chez le Procureur, il se met en devoir d'exécuter son projet, dont il avoit eu soin de faire avertir sa Belle, qui l'atendoit avec autant d'impatience, que d'inquiétude & de crainte.

*Alors nôtre amoureux Matou,  
Risquant de se rompre le cou,  
Prend le chemin de la Goutière,*

*Et grim pant sur le Toit, come ancroit fait un Foa,  
Dès qu'il croit que châcun a fermé la paupière,  
Va jouer chez Perrin le rôle de Coucou.*

*La Servante aux aguêts, en le voiant paroître,  
Ouvre doucement la fenetre,  
L'introduit dans la Chambre, où le Coup  
amoureux*

*Soulage à son aise ses feux.*

*Cependant le Mari, sans nulle inquiétude,  
Enfermé seul dans son Etude,  
S'épuise de fatigue & le corps & les yeux,  
Pour finir son Procès; & toucher le salaire,  
Qu'à promis à ses soins un Rival généreux,  
Qui, d'un autre côté, fait ce qu'il devoit faire.*

Que les Amants seroient heureux, si leurs plaisirs étoient durables! Mais outre que la crainte, dans des rencontres pareilles, en empoisonne presque toujours la douceur, il est bien rare qu'ils ne soient exposés à des traverses & à des remors. Ceux-ci jouissoient d'une félicité, dont ils se flatoient que la durée seroit beaucoup plus longue. Malheureusement pour eux, un Abé, qui étoit logé dans le même Hôtel, prenoit une Nuit le frais à la fenetre. A la clarté de la Lune, qui luifoit alors, il aperçut, sur le minuit, Mr. le Conseiller amoureux, qui, grimpé sur le Toit de la Maison voisine, alloit y jouer son rôle

ordinaire. Il n'y a point de Créature ici bas, qui ressemble plus à la Femme qu'un Abé. Rien par conséquent de plus babillard, ni de plus indiscret. L'Avanture lui parût trop extraordinaire, pour n'être pas aussi-tôt divulguée. De bouche en bouche, elle vint dans peu aux oreilles du Procureur. A cette Nouvelle le pauvre Robin, qui avoit été jusques là le plus pacifique des Maris, entre dans une grande colere, & jure de tout exterminer, s'il peut prendre les Coupables en flagrant délict, au hazard d'être enrôlé dans la *Grande-Confrarie*. Pour mieux se venger, il dissimule son ressentiment & le coup qu'il médite. Cependant, pour l'exécuter, il fait aposter secretement, dans la Chambre de sa Femme, deux Egrillards des plus robustes, avec ordre de se saisir du Larron d'honneur & de le repasser d'importance. Lui même se met en embuscade sur l'Escalier, pour être témoin & Spectateur de la Scène.

L'heure du Rendez-vous arrivée, Mr. N.... vient par sa route ordinaire. Il entre, & au moment qu'il croit tomber dans les bras de sa Belle, il tombe dans ceux de deux Estafiers, qui le saisissent. Ils alloient exécuter le reste de leur Commission, lors que les Cordons d'une Bourse pleine d'Argent; que le Galant leur donna, leur lièrent tout a coup  
les

les mains. Sans demander son reste, il s'esquive; & reprenant avec précipitation le chemin par lequel il étoit venu, il renverse & culbute, du haut de l'Escalier en bas, le pauvre Procureur, qui venoit en hâte & en fureur, pour jouir du fruit de son stratagème. Au bruit qu'il fait en roulant, & aux cris que jettent exprès les deux Estafiers, come si leur proie vouloit leur échaper, les Clercs du Procureur, & tous les Domestiques se réveillent & se lèvent, pour voir ce que ce peut être. Le premier Objet, qui se présente à leurs yeux, est leur Maître étendu par terre & à moitié estropié. Ils le relevent & s'informent d'où provient le tintamarre qu'ils viennent d'entendre. La fureur où il est, lui coupe la parole. Ne pouvant s'exprimer, il leur fait signe de le porter en haut dans sa Chambre à coucher. Dès qu'il y fût, il se saisit d'une Cane, & s'avance vers le Lit, sur lequel il décharge sa fureur, à grands coups de bâton, qu'il croit doner à sa Coupable Moitié. Mais plus fine que lui, elle s'étoit promptement évadée, & étoit passée dans une autre Chambre, dont elle avoit fermé la porte sur elle à double tour. Le Procureur, que la colère mettoit hors de lui même, ne s'aperçût de l'inutilité de sa vengeance, que lors qu'elle fût un peu évaporée.

Les



Les Clercs, qui étoient présents, voiant ainsi mal traiter ce pauvre Lit, qui n'avoit aucune part au Crime, rioient sous cape de cette Tragi-Comique Scène. Ils auroient éclaté sans doute, sans la crainte où ils étoient, que cette grêle de coups ne tombât sur eux. Chacun se demandoit, s'il étoit devenu fou & à qui il en avoit. Il ne leur laissa pas ignorer long-tems le sujet de sa fureur. S'apercevant enfin, qu'il se fatiguoit inutilement & à pure perte. *Eh quoi!* dit-il, d'un air & d'un ton qui marquoient sa surprise, *elle n'est pas ici! ... Ah, la G....! Ah, la Chienne! Se seroit-elle aussi échappée avec lui? ... Un Commissaire, Morbleu, un Commissaire, des Archers, des Exemts! Je veux les faire mettre à St. Lazare, pour le reste de leurs jours! ...* A cette dernière exclamation, les Clercs éclatèrent de rire, en disant, qu'ils se plairoient assés dans cette Maison de Correction, s'ils étoient sûrs d'y avoir toujours pareille compagnie.

Cependant le Procureur, ne sachant ce que la Femme étoit devenue, la fait chercher par toute la Maison, & envoie querir un Commissaire, pour informer de cette Afaire. On n'eût pas de peine de trouver la Procureuse; mais on ne pût la résoudre à ouvrir la porte de la Chambre où elle s'étoit enfermée, qu'à l'arrivée du Magistrat. Elle parût

alors, & lui demanda justice des emportemens de son Mari, qui, sur je ne fai quelles Visions qu'il s'étoit mises dans la tête, l'auroit fait mourir, *disoit-elle*, sous le bâton, si elle n'avoit pas pris la sage précaution de prévenir un malheur dont il l'avoit souvent menacé. Elle lui cita, pour témoins de la vérité de ce qu'elle disoit, les Clercs & tous les Domestiques, qui avoient vû, de leurs propres yeux, les transports furieux auxquels il venoit de s'abandoner, sans qu'elle y eût doné la moindre occasion: Elle ajouta qu'ils pouvoient atester qu'elle étoit enfermée seule dans la Chambre d'où elle venoit de sortir, & où elle s'étoit retirée, parce qu'étant venue pour se coucher, à l'ordinaire, dans l'autre, elle avoit aperçû les pieds de deux Homes, que le vieux Jaloux y avoit apparemment apostés pour l'assassiner, ou du moins pour la deshonorer; que ce dernier fait étoit si vrai, que les Témoins qu'elle citoit, y avoient encore trouvé, en y entrant avec son Mari, ces deux Scélerats, qui avoient pris la fuite au seul mot de Comissaire, qu'en conséquence, & pour n'être plus exposée, à l'avenir, à de si funestes accidens, elle requéroit du Magistrat une séparation de Corps & de Biens; & qu'en attendant que la Justice la lui eût accordée, elle lui deman-

doit

doit la permission de se retirer dans le moment même chez ses Parens.

On peut juger quel fût l'étonnement du pauvre Procureur, lors qu'il vit avec quelle adresse sa rufée Moitié retorquoit contre lui même, les preuves convainquantes qu'il avoit de son Commerce criminel. Il voulut persuader au Comissaire, le contraire de ce qu'il venoit d'entendre; mais outre qu'un Mari sur le retour a presque toujours tort d'avoir raison contre une jeune & jolie Femme, toutes les Dépositions des Tèmoins ayant été contre le Procureur, le Magistrat décida qu'il étoit très condamnable. Et come la Femme refusoit absolument de demeurer plus longtems avec lui, dans la crainte, sans doute, qu'il ne lui fit payer cher ses impostures, il lui permit de se retirer chez ses Parens. Elle les berça des mêmes Contes, & pour pousser à bout la patience de son Mari, elle les engagea à solliciter, en son nom, une Séparation de Corps & de Biens. Ce dernier trait inquiète d'autant plus le bon Home, que come il n'a point eu d'Enfans d'elle, s'il perd son Procès, il lui faudra rendre une Dot assez considérable, qu'il en avoit reçûs; restitution que ces Messieurs ne font qu'avec un extrême regret.

Après tant d'exemples, peut-on disconve-

nir, que le sort des Maris, d'un certain âge, ne soit bien à plaindre; lors qu'ils ont fait la sottise d'épouser de jeunes & jolies Femmes? Nôtre Procureur est sans doute du nombre. Mais plus amoureux aparemment de la Dot, que de sa Femme, & beaucoup plus disposé à renoncer à l'une, qu'à se dessaisir de l'autre, ce dernier motif lui a encore fait faire une nouvelle sottise. C'est d'alléguer & publier, dans ses Défenses, le Commerce Galant de sa Femme avec le Conseiller, sans considérer quelles peuvent être les suites de cette imprudente démarche. En effet, sans parler de son honneur, il s'expose par là à perdre encore le salaire de ses Travaux, & la Some considérable dont ils étoient convenus ensemble, pour la prompte Décision du Procès du jeune Magistrat, dont il s'est chargé. C'est ainsi que

*En croïant fuir un mal, on tombe dans un pire.*

N'auroit-il pas beaucoup mieux fait de se taire, de prendre patience, & de suivre le sage Conseil que ce Couplet renferme?

*L'Epoux  
Jaloux,  
Qui blâme  
Sa Femme,*

*Dans*

Dans le secret de la Maison,  
 A souvent raison.  
 Mais lors qu'il court à l'Audience  
 Publier son mauvais sort,  
 Plus il prouve l'Offense,  
 Plus il a tort ;  
 Il a tort, il a tort, il a tort, il a tort.

Le Procès auquel cette Avanture galante a donné lieu, est actuellement pendant devant le Parlement de *Paris*, & les Parties intéressées attendent avec impatience sa Dé-  
 cision.

**L**A Cour s'est fort divertie d'un tour que Mr. le Duc d'*Ayen* a voulu jouer à un Seigneur distingué sur tout par sa Picté. On a parlé, dans le Journal précédent, de la célèbre Dame *Paris*, Supérieure de la nouvelle Maison de Plaisir établie depuis peu à *Paris*. M. le Duc d'*Ayen* trouva qu'il seroit réjouissant d'engager ce Seigneur de la Cour, qui donc dans la Dévotion, à faire une Visite à la charitable Matrone. Il l'y mena, dans son Carosse, sans qu'il fût où on le conduisoit. Dès qu'ils furent entrés dans ce Temple de *Cithère*, le Seigneur dévot marqua sa surprise de se trouver dans un Lieu si peu édifiant & si opposé à son inclination

& à son caractère: Il demanda au Duc chez qui il l'avoit amené? Ne vous en inquietez point, lui répondit-il; j'ai voulu vous donner un moment de récréation. Nous sommes chez la Dame Paris, dont vous avez souvent entendu parler. Je veux vous faire voir toutes les belles & aimables Sœurs que cette charitable Abesse a ramassées ici, avec des soins & des travaux infinis. . . . Soit, lui dit le pieux Seigneur, puis que nous y sommes; cela nous amusera. Mais malheureusement j'ai oublié ma Bourse, & je n'ai point d'Argent sur moi. Le Duc, se flatant de faire succomber le Dévot aux charmes des Nymphes, lui repliqua: Que cela ne vous inquiète point; voilà la mienne, dont vous pouvez disposer comme de la vôtre. Ce Seigneur l'accepte. La Dame Paris fait assembler aussi-tôt la charmante & bénigne Communauté, qui vint passer en revue devant les deux Seigneurs. Les aimables Sœurs n'étoient alors qu'au nombre de vingt, les autres étant allées faire leur Service en Ville. A chaque Nympe, qui passe devant eux, le Dévot Seigneur lui donne trois Louis; de façon que la Bourse du Duc d'Ayen se trouva presque vuide, lors qu'il la lui rendit. Cette distribution faite, ce Seigneur se retira, sans que le Duc pût avoir le plaisir dont il s'étoit flaté. Cependant ne voulant pas perdre le fruit

fruit de son badinage, le Duc étant à la Cour, voulut divertir le Roi, du tour qu'il avoit joué au Seigneur dévot. Le Monarque prit de cette Avanture l'ocasion de railler celui-ci, & lui dit: *Comment, Mon Cousin, vous allez aussi chez la Paris! Je vous croïois plus sage. . . Il est vrai, SIRE, que j'y ai été sans le savoir*, lui repliqua le Dévot Seigneur, *M. le Duc d'Ayen a voulu me doner ce plaisir, & même il l'a fort généreusement payé de son Argent; & tout de suite il raconta au Roi l'avanture de la Bourfe. Ah, Duc, dit là dessus S. M. en s'adressant à M. le Duc d'Ayen, vous ne n'avez pas instruit de cette circonstance! Vous avez crû lui joïer un tour, & il vous a lui même atrapé. Il n'y a pas de mal à cela, & je n'en suis pas fâche.*

*Par ce trait, ce Seigneur a voulu nous apprendre,  
Qu'on peut bien résister au Sexe décevant;  
Et qu'il arrive assés souvent,  
Que tel est pris, qui croïoit prendre.*

**U**Ne autre Avanture, qui vient d'arriver à l'Hôtel de *Conti*, mais dans un goût différent, a fait rire tout *Paris*. En voici les circonstances.

Come le Prince de CONTI est depuis quelque tems à sa belle Maison de *l'Isle-Adam*, il n'est resté à *Paris*, dans son Hôtel, que très peu de ses Gens, les autres aiant suivi S. A. S. à la Campagne. Ces jours passés, un des Officiers de sa Maison étant revenu en cette Ville, pour quelque affaire, prit dans l'Hôtel l'Apartment qu'il voulut. A peine y fût-il couché, & començoit-il à s'endormir qu'il sentit tout à coup qu'on lui tiroit la Couverture de dessus son Lit. Il se réveille & la retire à lui; on la lui arrache une seconde fois, il la retire de nouveau; enfin come ce manége continuoit, il se lève, pour voir ce que ce peut être, met l'Epée à la main, & cherche dans tous les coins de la Chambre, sans pouvoir rien trouver, ni même sans rien entendre. Come il est brave, il crût qu'il étoit indigne de sa Valeur d'appeller du secours, & il aima mieux passer la Nuit dans de petites émotions, que de faire paroître de la timidité. Plus il rêvoit à cette Avanture, & moins il découvroit ce qui pouvoit être la cause de ce qu'il venoit d'éprouver. Tantôt il s'imaginôit que c'étoit quelque Lutin, ou que que Spectre, tantôt que c'étoit l'Âme de quelque Trépassé de ses Amis, qui lui demandoit du secours. Dans cette perplexité, il avoit re-



cours alternativement à la fermeté & à la prière. Heureusement pour lui, les Nuits ne font pas fort longues présentement ; la Clarté aiant parû de bonne heure, emporta sa fraieur avec les ténèbres.

Le lendemain, étant rentré fort tard à l'Hôtel, & trouvant son Lit fait dans la même Chambre où il avoit couché la Nuit précédente, il fût obligé d'y coucher encore. Ce qui le rassûroit, c'est qu'il croioit que le Spectre, le Défunt ou le Lutin, se contenteroit de la Visite qu'il lui avoit faite la Veille, & qu'il seroit satisfait de son courage & de son intrépidité ; mais il se trompoit. Il ne fût pas plutôt dans le Lit, qu'il reçût une seconde Visite. Le Revenant l'assaillit encore, & il se défendit come il avoit fait précédemment ; mais craignant que la Lutinerie ne devint plus sérieuse, il apelle le Froteur de l'Hôtel, qui étoit au dessus, & le fait venir coucher dans sa Chambre. Le Lutin, après avoir joué son rôle, étoit parti, & il ne reparût point de toute la Nuit.

La Nuit suivante, même manège de part & d'autre ; mais la chose tourna différemment. Come l'Assaillant començoit à jouer son Jeu ordinaire, l'Officier & le Froteur se levèrent promptement, & lui donèrent vivement la chasse. Il eût néanmoins l'adresse de leur

leur échaper, mais ce ne fût pas si subtilement, qu'il ne s'aperçussent fort bien, qu'il avoit pris sa route par la Cheminée. La figure hideuse, que ce Lutin leur parût avoir, les jetta l'un & l'autre dans une grande consternation. Revenus de leur premier étonnement, ils commencèrent à en raisonner ensemble, & la Conclusion qu'en tira le Froteur fût, que le Revenant ne pouvoit être qu'un Diable, qui s'étoit échapé de l'Enfer, pour venir les tourmenter & les empêcher de dormir.

Il est des préjugés & des superstitions, que tous les plus beaux raisonnemens du monde n'ôteroit pas de la tête de ceux qui en ont été une fois imbûs. Essayez de persuader à la plupart des Filles, Femmes, Femmelettes, Enfans & Gens du commun, qu'il n'y a ni Spectres, ni Lutins, ni Revenans ni Sorciers; allez dire au petit Peuple, que le Diable a bien d'autres occupations, que celle de venir empêcher de dormir deux Personnes qui en meurent d'envie; vous viendriez plutôt à bout de leur faire croire qu'il fait nuit en plein midi, que d'ôter de la tête de ces fortes de Personnes, ces folles idées qu'ellos ont sucées avec le Lait de leurs Nourrices. Le Froteur étoit dans ce cas. Heureusement pour lui, il songe à un Remède, qui tranquilisa un peu son Cerveau.

veau foible & dérangé. Dans la fraieur qui le troubloit, il court à son Galetas, où il gardoit dévotement une ample provision d'Eau bénite. Il en apporte aussitôt, en asperge tous les coins de la Chambre, afin que le Revenant n'ose plus y remettre les pieds. Pour lui fermer l'entrée de l'endroit par où il venoit de s'évader, il en asperge de même, le plus haut qu'il peut, la Cheminée; par le tuyau de laquelle il l'avoit vû fortir. Mais quelle fût sa consternation, ou pour mieux dire sa fraieur mortelle, lors qu'au moment qu'il faisoit cette dévoute opération, il se sentit saisir par le bras! Il en fût tellement épouvanté qu'il tomba en syncope; desorte que l'Officier, qui étoit presque aussi éfraidé que lui, fût obligé, pour le faire secourir, d'appeller tout ce qui se trouvoit de monde dans l'Hôtel, Chacun acourut aussitôt. On le fait revenir, & on lui demande ce qui pouvoit l'avoir mis en cet état. *Le Diable!* dit-il, *Le Diable!* qui m'a voulu emporter, & qui me tenoit déjà par le bras; mais heureusement pour moi, il a lâché prise. Là dessus, il raconta aux Assistent tout ce qui s'étoit passé; ce qui fût confirmé par le témoignage de l'Officier.

A ce discours, chacun se regarde, & ne fait

fait ce qu'il doit croire de cette Aventure. Les uns les traitent de Visionnaires; les autres à demi ébranlés, pensent que la chose pourroit bien être telle qu'on la leur a racontée; le plus grand nombre n'auroit pas manqué de la regarder come surnaturelle & miraculeuse, & elle auroit contribué, come plusieurs Aventures semblables, à acréditer la Superstion, si le Ciel n'eût permis que la vérité se découvrit. On fût pleinement éclairci le lendemain matin de ce qui avoit occasionné cette fraïeur. Un gros Singe parût sur le Toit d'une Maison voisine de l'Hôtel, tenant l'Aspergeoir ou Branche de buis, qu'il avoit arraché des mains du Froteur, lors que celui-ci conjuroit le prétendu Esprit, dans la Cheminée, avec l'Eau bénite. Le Singe aspergeoit gravement avec l'Eau de la Goutière, tous ceux qui passioient dans la Rue. On aprit alors, que cet Animal se détachoit de tems en tems de sa Chaine, & rodoit assés souvent la Nuit chez les Voisins, à qui, pour se divertir, il avoit plus d'une fois donné de semblables alarmes.

*PARISIENS, Peuple bon, mais crédule,  
Qui croïez tout, Prestiges étonans,  
Sorciens, Lutins & sur tout Revenans,  
De vôtre erreur, voila le ridicule.*



## E N I G M E.

**D**Ans les Champs & dans les Hameaux,  
 J'occupe la simple Bergere,  
 Et dans les Palais les plus beaux,  
 J'amuse quelquefois la Reine la plus fière.  
 Je sers le plus Saint Prêlat,  
 Et la Fille la plus coquette.  
 Tantôt on me voit en Cornette,  
 Tantôt je parois en Rabat.  
 Je suis toujours admis aux Tables  
 Où l'on reçoit les plus Notables.  
 Quoi que je ne sois pas mûlin,  
 Je suis cependant assez fin,  
 Pour me glisser a la Toilette,  
 Même au Coucher, au Lit enfin  
 De la Dame la plus discrète.

## L O G O G R I P H É.

**L**ECTEUR, come un autre Prothée,  
 Je suis nain, géant, mince, épais,  
 Amusant, ennuyeux, excellent ou mauvais,  
 Ancien ou nouveau, pieux, menteur, athée.  
 A l'estime, au mépris, mon sort est destiné,  
 Et souvent, par Arrêt, aux flammes condamné.  
 Sans le centre, je suis un Instrument antique,  
 Ou

*Ou ce qu'il faut, Lecteur, avant qu'on me critique.*

*Sans Chef, que peut-on voir ? Un Home sans raison.*

*Je fais voir chez les Juifs une illustre Maison.  
 Un Epoux qu'autrefois un Monarque Prophète,  
 Fit servir de Victime à sa flame inquiète ;  
 Un Injecte rampant ; un lieu voisin de l'Eau ;  
 Une utile Liqueur pour fouler le Chapeau ;  
 Une Ville Normande ; un Objet méprisable ;  
 Un Degré de Musique ; un Vice peu traitable ;  
 Un Traître , qui renvoïe un Joueur avec rien.  
 Je vais bien-tôt finir ce burlesque entretien.  
 On peut trouver encore un Chemin très utile ,  
 Connu sous plusieurs noms, au Village, à la Ville ;  
 Un Home de Justice , ou choisi par les Cieux ;  
 Le Tresor des Humains , qui périt avec eux ;  
 Un Pronom masculin ; enfin un grand Prophète.  
 Mais c'est trop fatiguer un Lecteur , je m'arrête.*

---

On doit expliquer l'Enigme de Juin par  
 LE TEMS, & le Logriphe par LE PORT.  
 On trouve dans ce dernier mot, Or, Po,  
 Pot, Rot, Top, Trop.



## ERRATA de Juin.

- P** Age 528. L. 2. amencités, *lises*, aménitez.  
 533. 28. concetti, *lises*, concetti.  
 553. 12. spituelle, *lises*, spirituelle.  
 Ibid. 23. le Roi, *lises*, le tems.  
 582. 11. vetitam, *lises*, vetitum.  
 583. 17. Pecheurs, *lises*, Pechers.  
 592. 24. crût, *lises*, crû.

L'Imprimeur avoit mis mal à propos, dans le Journal de Juin, une fausse Explication du Logogriphe de Mai. Le mot doit être MANTELET, & non *Estamine*.





# T A B L E.

<b>S</b> uite des Recherches sur la Cathédrale de Genève.	3
II. Lettre à Mr. d'Arnaud sur quelques Poètes François.	24
Discours de Mr. d'Arnaud, à sa réception dans l'Académie Royale des Sciences de Berlin.	51
Epitre du Prieur de ** à Melle. **.	58
Stances sur la vicissitude humaine.	65
Lettre sur la possibilité de ramener les Noëz à la Vie.	66
Avantures amusantes.	71
Enigmes & Logogriphes.	93
Errata de Juin.	95